

# Transgenres et conséquences

Les transitions juvéniles  
et la responsabilité des adultes

Claude HABIB



---

LES CARNETS DE L'INSTITUT DIDEROT

# Transgenres et conséquences

Les transitions juvéniles  
et la responsabilité des adultes

Claude HABIB

MARS 2023



---

# Sommaire

## Avant-propos

André Comte-Sponville

p. 7

## Transgenres et conséquences : les transitions juvéniles et la responsabilité des adultes

Claude Habib

p. 13

## Questions de la salle

p. 65

## Les publications de l'Institut Diderot

p. 83



---

# Avant-propos

Le féminisme et les *gender studies* nous ont habitués à distinguer le *sexe*, qui est une donnée biologique, du *genre*, qui est une construction sociale, comme telle évolutive. Ainsi naît-on femme, ou homme, et devient-on plus ou moins féminin ou masculin, de façon évidemment variable en fonction des individus, des époques, des cultures.

Sexe et genre, pour être conceptuellement distincts, n'en sont pas moins ordinairement appariés, pour la plupart d'entre nous : les femmes sont plus fréquemment féminines que les hommes, qui sont plus souvent masculins que les femmes. De là, entre sexe et genre, une espèce d'harmonie, certes approximative et fluctuante, mais statistiquement trop dominante pour n'être pas perçue, pendant longtemps, comme seule normale.

C'est ce que la dysphorie de genre vient perturber, comme une exception qui ne confirme pas la règle : quand un garçon ou un homme se sent fille ou femme, ou à l'inverse quand une fille ou une femme se sent garçon ou homme.

---

Le phénomène n'est pas propre à notre siècle, ni à notre civilisation. On trouve à toutes les époques, et sans doute dans tous les pays, des gens qui ne se reconnaissent pas dans leur sexe biologique, ce qu'on appelle aujourd'hui des *transgenres*. Mais ils sont de plus en plus nombreux à se dire tels, en tout cas en Occident, sans doute en partie parce que notre société, si profondément déchristianisée, est plus tolérante à leur égard, mais aussi parce que la médecine, depuis quelques décennies, leur offre une perspective, qu'elle soit hormonale et/ou chirurgicale, susceptible de réduire ou supprimer leur mal-être : rétablir l'harmonie entre leur identité masculine ou féminine, telle qu'ils la perçoivent intérieurement, et leur corps sexué, une fois ce dernier médicalement ou chirurgicalement modifié (on peut alors parler de transsexuels).

Tant mieux, tant que cela ne concerne que des adultes qui l'ont choisi : c'est de la souffrance en moins, de la liberté en plus.

Mais il y a les enfants. Mais il y a la liberté des autres.

Est-il raisonnable, est-il même acceptable, d'engager des traitements lourds et non sans danger (blocage de la puberté, traitements hormonaux à vie), a fortiori des opérations chirurgicales irréversibles, parce qu'un enfant ou un adolescent, comme c'est si souvent le cas, se sent mal à l'aise avec son corps, doute de son identité de genre ou de son orientation affective ? Combien de ces enfants ne sont que des homosexuels qui s'ignorent ou se cherchent ? Combien, devenus adultes, se seraient recon-



---

ciliés avec leur sexe de naissance ? Quelle est, face à cette demande, la responsabilité des parents et de la société ? Comprendre, est-ce forcément approuver et obéir ? Et que dirons-nous à ceux, plus tard, devenus « détransitionnistes », qui nous reprocheront de nous être soumis, et eux avec, à leur désir transitoire de transition, qu'ils regrettent désormais mais dont ils continueront indéfiniment de subir les conséquences ? Combien de procès en perspective, et combien de souffrances ?

Est-il raisonnable, est-il même acceptable, que chacun puisse décider à tout moment de son identité de genre (c'est ce qu'on appelle « la *self-ID* »), y compris sans aucun traitement hormonal ou chirurgical, et prétende imposer à tous l'obligation de la reconnaître ? Que cette personne qui a un pénis, des testicules, des chromosomes XY et possiblement de la barbe, exige, parce qu'elle se sent femme, qu'on l'appelle « Madame » et qu'on la laisse entrer dans les toilettes ou vestiaires réservés aux femmes ? Ou que cette autre, qui a un utérus, des menstrues et des chromosomes XX, veuille absolument, parce qu'elle se sent homme, qu'on l'appelle « Monsieur », y compris si elle vient d'accoucher ? Comment concilier leur liberté de choix, bien sûr respectable, et notre liberté de jugement, de pensée, de parole ?

N'est-il pas inquiétant que les cas de transgenrisme se multiplient à ce point et touchent de plus en plus majoritairement (à l'inverse de ce qu'on constatait autrefois) des jeunes filles ? Comment savoir si c'est leur féminité qui leur pose problème, ou l'attitude des hommes qu'elles

---

ne supportent plus (on les comprend : voyez l'image des deux sexes que donnent les films pornos) ou dont elles veulent se protéger ?

Est-il supportable qu'un homme violeur soit, sous prétexte qu'il aurait entamé sa transition, incarcéré dans une prison de femmes (le cas, malheureusement, ne relève pas de la fiction) ? Ou qu'un homme non opéré (ou opéré trop tardivement pour que son corps ne reste pas structurellement masculin) participe, parce qu'il se sent ou se dit femme, à des compétitions sportives féminines ? N'est-ce pas manquer à la fois à la prudence, à l'équité et au bon sens ?

Et comment dès lors, face aux exigences de certains activistes *trans*, tenir bon sur le combat féministe (qui peut difficilement considérer qu'« une femme trans est une femme », y compris si elle a gardé son pénis), les droits des homosexuels (puisque « effacer le sexe revient à délégitimer l'homosexualité »), et la définition même de l'humanité, en tant que biologiquement binaire (puisque'il n'y a pas de « troisième sexe ») et sexuée (puisque le sexe et la mort sont « les deux bornes de notre finitude ») ?

Merci à Claude Habib, à qui j'emprunte ces expressions, d'avoir accepté notre invitation, et plus encore, sur un sujet si clivant, d'avoir osé un propos si riche, si clair, si informé, si courageux. Elle nous aide à comprendre que combattre la transphobie, comme il faut évidemment le faire, n'autorise pas à considérer la différence des sexes comme nulle et non avenue, encore moins à en prohiber

---

le constat, l'étude ou l'énonciation. J'ai toujours considéré, quant à moi, que cette différence était l'un des plus beaux cadeaux que la nature nous ait faits. Point de vue aussi subjectif que largement répandu, qui ne condamne en rien les transgenres (la nature ne fait pas norme, les statistiques non plus) mais devrait nous pousser à la prudence lorsqu'il s'agit d'enfants ou d'adolescents. C'est le point décisif. Faut-il favoriser ou au contraire limiter, voire interdire, l'accès des mineurs aux traitements hormonaux ou chirurgicaux qui peuvent leur permettre de changer, au moins en apparence, de sexe ? La question est évidemment et légitimement politique, plus que morale. Elle doit donc relever d'un débat démocratique, lequel ne saurait se réduire, comme c'est trop souvent le cas, à un échange d'injures ou d'invectives.

André Comte-Sponville  
Directeur général de l'Institut Diderot



---

# Transgenres et conséquences

## Les transitions juvéniles et la responsabilité des adultes

Il s'agit d'une question qui n'est aucunement la mienne : je ne suis pas moi-même une personne trans, je ne suis pas non plus la mère d'un enfant en transition, ni la femme d'un homme devenu femme (l'une de celles qu'on appelle les *trans widows*). Je ne suis pas non plus confrontée directement à la question comme le sont les psychologues ou les psychanalystes qui reçoivent dans leur cabinet de jeunes patients atteints de dysphorie de genre.

Mon investigation est désintéressée, au sens où je ne suis pas une protagoniste de ce débat. Cela ne garantit pas mon impartialité, et comme ce sujet est clivant, je précise d'entrée de jeu mon parti : j'estime qu'il est légitime que le corps médical et, plus largement, le corps social s'interrogent sur les transitions de genre quand elles concernent des mineurs. La situation relativement permissive qui s'installe dans le monde occidental expose

---

des mineurs à des changements corporels irréversibles, dont on peut douter qu'ils mesurent la gravité. Elle expose aussi le corps médical au risque de futurs procès. En Grande-Bretagne, des parents veulent intenter une action de groupe contre la clinique Tavistock après la révélation des pratiques aventureuses ou laxistes qui y ont eu cours depuis la décision du GIDS (*Gender Identity Development Services*) d'abaisser de 15 à 10 ans l'âge requis pour la médication hormonale : c'est la dangereuse motion « *stage not age* », adoptée en 2014 sous la pression des activistes de l'association Mermaid.

La question est d'autant plus conflictuelle qu'aux États-Unis le clivage recoupe la bipolarité politique, les États démocrates agissant activement en faveur de la « transidentité » et facilitant la médicalisation précoce, tandis que les États gouvernés par les Républicains prennent des mesures opposées, notamment interdire la prescription de bloqueurs de puberté et d'hormones croisées avant la majorité, ou refuser aux femmes trans le droit de concourir dans les compétitions sportives féminines. Cette répartition partisane est catastrophique, parce qu'elle dispense chacun de s'interroger sur ses croyances. On se retrouve pro ou anti-trans selon qu'on est de droite ou de gauche. Cette politisation menace ici aussi, en Europe, mais enfin, il me semble qu'il y a plus de prudence et de raison sur le vieux continent, et que nous saurons éviter ces œillères.

Avant de commencer, il faut dire un mot sur la réalité biologique. Le sexe existe, et dans l'ordre des mammifères,

---

on ne change jamais de sexe. Les contre-exemples n'appartiennent pas à l'ordre des mammifères. Souvent invoquées dans les articles contestataires, les variations sexuelles du mérrou regardent ce poisson et n'ont aucune pertinence pour nous, non plus que la possibilité d'une reproduction non sexuée dont dispose le ver planaire.

Hommes et femmes sont définis par des chromosomes sexuels différents, XX ou XY, qui sont invariables de la naissance à la mort. Ces chromosomes sont présents dans chaque cellule du corps excepté les cellules sanguines. Ils encodent une participation différenciée à la reproduction, les deux sexes produisant des gamètes différents, et de manière différente. La distinction entre mâle et femelle, non pas du point de vue de la séduction, qui est certainement ce qui intéresse les adolescents, mais du point de vue de la reproduction, c'est l'opposition entre la production de gros gamètes, les ovules, et de petits gamètes, les spermatozoïdes. Les individus femelles possèdent dès l'origine un stock constitué de gros gamètes, les ovules, et ce stock diminue au fil du temps. En revanche les mâles produisent en permanence, chaque jour, entre 100 et 200 millions de spermatozoïdes (il y a environ 100 millions de spermatozoïdes dans un éjaculat). Il n'y a pas de troisième sexe, au sens biologique, parce qu'il n'existe pas une troisième sorte de gamète. Il n'y en a que deux. Mais ce n'est pas le dernier mot sur la question. Essayons de regarder le phénomène à distance dans le temps et dans les lieux.

---

## I. PÉRENNITÉ DU PHÉNOMÈNE

### A) Jadis

La pérennité du phénomène est frappante. Les mots pour le nommer ont varié, et continuent de varier. Mais il a toujours existé des personnes qui ne supportaient pas de vivre la vie prévue pour les personnes de leur sexe, au premier chef les personnes intersexes. Il y a toujours eu un certain pourcentage de naissances intersexes. L'ambiguïté sexuelle repérée à la naissance concerne un nouveau-né sur 500, soit 0,2 % des naissances. Certains auteurs militants, à la suite d'Anne Fausto-Sterling, ont gonflé ce chiffre jusqu'à 4 % des naissances. Cela suppose de faire entrer dans la catégorie des intersexes des personnes que rien ne distingue anatomiquement, qui ignorent leur condition, laquelle n'est décelée qu'au hasard d'examens médicaux ou quand ces personnes rencontrent des problèmes de stérilité. L'intérêt de gonfler ces chiffres, c'est de plaider pour un continuum : il n'y aurait pas deux sexes, mais une infinité de gradations, autant dire un arc-en-ciel. La vérité, c'est qu'il existe et qu'il a toujours existé une proportion de personnes affectées d'une anomalie. Parmi ces anomalies, il en est de très différentes, certaines sont chromosomiques, ainsi les personnes porteuses de trois chromosomes XXY, et non XX ou XY. D'autres anomalies surviennent au cours du développement embryonnaire, notamment si le fœtus est exposé à des hormones qui ne correspondent pas à son propre sexe. La statuaire antique a représenté l'androgyné, on peut en voir une copie au Musée du Louvre, qui montre un corps de femme pourvu d'un pénis et de testicules.



---

Mais il existe aussi des personnes qui, sans présenter aucune particularité anatomique ni souffrir d'aucun dysfonctionnement physiologique, éprouvent un malaise vis-à-vis de leur sexe biologique, ce que désormais les autorités médicales au plus haut niveau, comme l'OMS, appellent le sexe assigné à la naissance (*sex assigned at birth*). Je m'oppose à ce vocabulaire militant, car le sexe n'est pas une imposition sociale irrespectueuse de l'identité. Le sexe n'est pas assigné, il est constaté par les personnels soignants. Il est d'ailleurs connu avant la naissance, puisque l'échographie permet de savoir si le fœtus est féminin ou masculin. Ce n'est donc en aucun cas une assignation, c'est-à-dire une décision arbitraire, c'est un fait.

Reste que des personnes ne se reconnaissent pas dans leur sexe biologique. Elles ne s'y font pas. Ce sont les enfants, les adolescents ou les adultes souffrant de dysphorie de genre. Comme le vocabulaire évolue très vite, dans la volonté de dépathologiser cette perception de soi, on parle à présent d'incongruence de genre. L'OMS a accepté ce terme, et déjà des activistes voudraient remiser le terme d'incongruence au profit de variance, plus neutre encore. Selon eux, il y aurait des individus cis ou trans, selon que leur genre ressenti s'accorderait avec leur sexe assigné ou divergerait d'avec lui, et cela serait sans conséquence, une simple variance, comme le fait d'être droitier ou gaucher. Sans doute existe-t-il une latéralisation majoritaire – les droitiers sont plus nombreux. Mais il n'y a aucune conséquence à en tirer, et les sociétés modernes ont cessé de contrarier les gauchers, ce qui constitue un indéniable

---

progrès. Dans leur perspective, de la même façon, il faudrait cesser de contrarier les enfants trans, lesquels illustreraient une simple « variance » de genre. J'essaierai de montrer en quoi cette présentation est trompeuse.

Dysphorie, incongruence, variance : l'évolution du vocabulaire va dans le sens d'une euphémisation. L'évolution rapide des termes et des acronymes peut aussi être l'indice d'une volonté de ne pas être compris. Ceux qui s'étaient habitués au sigle LGBTQIAA+ ont dû faire un effort en tombant sur LGBTTIQQ2SAAP : TT pour transidentité et transgenre, QQ pour *queer* et *questioning*, 2S pour *two spirits* (selon certaines traditions amérindiennes, il existe des individus participant à l'esprit des deux sexes, capables à ce titre de remplir plusieurs fonctions cérémonielles), AA pour androgyne et asexuel, P pour pansexuel. Non moins déconcertant, mais plus synthétique, est le terme de Mogai (*Marginalized orientations, gender identities and intersex*) qui vise à supplanter l'acronyme à rallonge.

Plutôt que de scruter cette incroyable inventivité juvénile, on se bornera ici au vocabulaire le plus répandu : cis et trans, MvF (pour femme trans) et FvM (pour homme trans).

Il y a toujours eu des êtres humains qui n'entraient pas dans les cases prévues et qui percevaient leur expression de genre comme difficile et réprimée. Il n'y a pas de mots pour désigner ce phénomène avant le XX<sup>e</sup> siècle, parce qu'il n'y a pas l'espoir d'une transformation mor-

---

phologique convaincante. C'est au XX<sup>e</sup> siècle que commencent les opérations : la phalloplastie après 1918, non pas pour accommoder les FvM, mais pour réparer les blessés de guerre, et la vaginoplastie dès 1930, une opération dont bénéficia, pour la première fois dans l'histoire, un Danois connu comme Lili Elbe après son opération, qui mourut l'année suivante après une tentative de transplantation d'ovaires et d'utérus. C'est également au XX<sup>e</sup> siècle que commence l'hormonothérapie, c'est-à-dire la féminisation ou la masculinisation par l'administration d'hormones croisées : injection de testostérone pour les filles qui souhaitent devenir des hommes trans, d'œstrogènes, à l'inverse, pour les garçons qui veulent devenir des femmes trans, cela sous l'impulsion d'un médecin d'origine allemande installé aux États-Unis, le Dr Harry Benjamin. Je précise : hommes trans ou femmes trans, parce qu'il est impossible de devenir effectivement homme ou femme au sens biologique, une impossibilité que le tragique destin de Lili Elbe paraissait annoncer (c'est pour avoir voulu devenir mère, c'est-à-dire pleinement femme, que la jeune pionnière a rencontré une mort précoce).

La transidentité n'est pas un phénomène inventé par les Occidentaux modernes, une monstruosité qui serait le signe de décadence de l'Occident, pour parler comme Vladimir Poutine et le patriarche Kirill.

Les deux phénomènes, l'intersexuation et la transidentité, ont toujours existé et ne devraient pas être confondus, même si les revendications des trans se sont souvent avancées sous la bannière des intersexes, comme proté-

---

gées par ce fait indiscutable. Parce que les intersexes ont une condition qui est naturelle, à laquelle ils ne peuvent rien, il faudrait admettre que les personnes trans ont, de la même façon, une identité immuable : ils sont trans, comme d'autres sont cis ou intersexes, indépendamment de leur volonté.

Cela dit, les personnes trans ont toujours existé en un sens. « En un sens », parce qu'avant le XX<sup>e</sup> siècle, la transition ne pouvait avoir d'effectivité médicale ou juridique. Sans l'hormonothérapie et sans la chirurgie de réassignation sexuelle, les « trans » du passé étaient réduits à ce qu'on appelait le travestisme. Ce type de conduite est repérable à toute époque, même si, dans les pays de tradition chrétienne, il était sévèrement réprimé : dans la France d'Ancien Régime, le travesti est puni de mort. Mais, réprimé ou toléré, il existe. Au XVII<sup>e</sup> siècle, les *Mémoires de l'abbé de Choisy habillé en femme* documentent cette possibilité dans un milieu proche de la cour. Ces mémoires relatent les sérieuses difficultés que le refus de renoncer au travestissement valut à l'auteur, qui finit par être exilé. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, le chevalier d'Éon, qui espionne en Angleterre au profit de la France, parfois sous un déguisement féminin, finit par recevoir du roi Louis XV l'autorisation de vivre en costume féminin, permission assortie d'ailleurs de l'interdiction d'en changer. Sous l'Ancien Régime, la peine de mort est rarement appliquée, mais elle montre la gravité de la transgression. Nombre de femmes, pour échapper à la misère et à la prostitution, s'habillent en hommes pour s'engager dans l'armée ou dans la marine, les deux voies de survie pour les

---

plus pauvres. Que ce soit pour des raisons économiques ou par goût, avant le XX<sup>e</sup> siècle, il ne peut s'agir que de travestissement.

Les « trans » du passé étaient réduits à adopter le costume et les manières du sexe auquel ils s'identifiaient, faute de pouvoir modifier leur corps. Néanmoins, ces travestissements nous renseignent sur le caractère irréductible de la transidentité. Il y a toujours eu des individus qui n'entraient pas dans les cases, dont l'existence faisait scandale en ces temps où la religion chrétienne réglait les mœurs.

## **B) Ailleurs**

Dans d'autres civilisations, une possibilité de vivre en dehors du bornage binaire est socialement acceptée et légalement prévue. Ces sociétés reconnaissent un troisième genre, dans lequel les individus non conformes peuvent exprimer leur différence sans rencontrer d'hostilité. Ainsi, la caste des hijras en Inde, dont l'existence remonte à l'antiquité. Ses membres sont classés comme un troisième genre dans les documents officiels, la plupart d'entre eux sont émasculés dans l'enfance ou l'adolescence. Ils pratiquent des danses traditionnelles, portent des vêtements et des ornements féminins, se livrent souvent à la prostitution et à la mendicité. Par ailleurs, leur présence est indispensable dans les cérémonies du mariage, parce qu'ils sont censés prévenir l'infertilité. Ajoutons qu'ils sont craints par la population, étant censés jeter des mauvais sorts. Ces croyances montrent à quel point il n'y a pas de recoupement possible entre l'arrangement hindou

---

et les revendications modernes des transgenres, même si le groupe des hijras est souvent invoqué par les activistes. Cette caste a beau être déconsidérée, elle compte au moins 5 millions de personnes si on ajoute aux hijras de l'Inde ceux qui vivent au Pakistan, au Bangladesh et au Népal.

On invoque aussi fréquemment le groupe des fa'afafine aux Samoa, ou encore les fakaleiti des îles Tonga, pour louer la tolérance de ces sociétés insulaires du Pacifique, qui elles aussi reconnaissent un troisième genre, dans lequel les individus non conformes peuvent exprimer leur différence sans rencontrer d'hostilité. En revanche, l'homosexualité est inconnue aux Samoa. S'il est possible pour un homme de s'identifier comme fa'afafine, c'est-à-dire de s'habiller comme une femme, de vivre à la manière des femmes et de nouer des relations amicales ou sexuelles avec un homme en tant que fa'afafine, en revanche l'homosexualité est impensable. Autre distinction notable : les fa'afafine vivent à la manière des femmes, mais ne sont pas non plus confondus avec les femmes. Cette nuance est apparue au grand jour, quand l'haltérophile néo-zélandais Laurel Hubbard, une femme trans, a participé aux jeux du Pacifique. L'athlète, qui avait déclaré sa transition à 34 ans, a remporté 7 ans plus tard, en tant que femme, deux médailles d'or aux jeux du Pacifique devant des athlètes samoanes. Le ministre des sports samoan, Keneti Sio s'en est ému. Il a contesté l'équité des jeux, affirmant qu'à domicile, les fa'afafine étaient libres de s'exercer entre elles, mais non contre les femmes des Samoa. C'est gloser le sens du mot, puisque

---

le préfixe *faa* signifie « à la manière de », et *fafine* veut dire femme.

Autre groupe à retenir l'attention des médias, des touristes et des trans occidentaux, les *kathoeys* de Thaïlande, dont le nombre est estimé entre 500 000 et un million, soit plus ou moins de 1 % de la population (70 millions d'habitants). Ces *kathoeys* ou *lady boys* forment également une communauté reconnue, dotée d'institutions qui lui sont propres, comme des concours de beauté provinciaux et nationaux – la finale est suivie par 15 millions de téléspectateurs. Dans ces groupes, la prostitution est pratiquée, mais pas nécessairement à des fins de survie, plutôt pour financer des opérations esthétiques, qui vont bien au-delà des chirurgies de réassignation sexuelle. Cette course à la perfection physique n'est pas sans évoquer le destin de Nelly Arcan, cette beauté canadienne qui relate dans son livre *Putain* une même quête passionnée du physique idéal, au détriment de la santé et de la moralité courante. La prostitution n'est pas une fatalité pour les *kathoeys*. Ils sont intégrés et respectés, on les trouve employés dans divers métiers féminins, comme vendeuse ou hôtesse d'accueil. Jean-Pascal Huvé et Franck Poupart ont cosigné un livre qui contient de splendides photos et des interviews passionnantes, au nombre desquelles celle d'une *kathoeys* vétérinaire. Les conflits avec la famille ne sont pas un passage obligé quand les jeunes garçons révèlent leur condition de *lady boy*, plusieurs se disent soutenus dans leur choix de vie. Contrairement à l'enfermement dans une caste, comme les *hijras*, la Thaïlande offre le modèle d'une société tolérante et paraît préfigurer

---

la situation vers laquelle nous nous dirigeons en Occident, où des personnes transgenres percent dans des professions variées, après avoir été longtemps confinées dans les marges ou dans le monde de la nuit : Emanuele Crialese est un réalisateur de cinéma estimé ; en Belgique, Petra de Sutter a été nommée ministre de la Fonction publique, ce qui fait de cette gynécologue la première personne transgenre à avoir le rang de ministre en Europe. Aux États-Unis, Joe Biden a promu Rachel Levine secrétaire adjointe à la santé. Il l'a également élevée au grade d'amiral quatre étoiles. Cependant, les prises de position de Rachel Levine pour la participation des femmes trans aux épreuves sportives féminines ou pour la médicalisation précoce des enfants démontrent un activisme inentamé, comme si la réussite professionnelle devait forcément servir de tremplin à l'activisme trans.

### **C) Les religions abrahamiques et la transidentité**

Jusqu'ici, j'ai rappelé que des transgenres ont toujours existé, même si on ne peut pas parler de transsexuels avant les interventions médicales mises au point au XX<sup>e</sup> siècle. Ce terme est abandonné aujourd'hui, la transidentité n'étant plus gagée sur des modifications anatomiques, ou même sur l'apparence, mais sur la seule conviction subjective. J'ai aussi souligné que des sociétés éloignées des nôtres, par les mœurs et les croyances, ont su trouver des accommodements et ménager la place sinon d'un troisième sexe, car une telle chose n'existe pas, du moins d'alternatives aux rôles attendus.



---

Il faut conclure que la répression des homosexuels et des transgenres a été plus fortement marquée dans notre civilisation monothéiste, et il faut inclure l'Islam dans cette filiation rigoriste. Les trois religions du Livre partagent un même rejet de la confusion des genres, la division sexuée étant sacralisée comme l'œuvre de Dieu – homme et femme il les créa. La condamnation de l'homosexualité se trouve dans le Lévitique 18:2 « Tu ne coucheras point avec un homme comme on couche avec une femme. C'est une abomination. » Elle est réitérée dans le Lévitique 20:13 : « Si un homme couche avec un homme comme on couche avec une femme, ils ont fait tous deux une chose abominable ; ils seront punis de mort : leur sang retombera sur eux. »

Il est vrai que la réprobation de la confusion des genres connaît des variations selon les pays. Dans le monde musulman, au XX<sup>e</sup> siècle, le Maroc a été une destination prisée des homosexuels européens, en raison de la latitude laissée aux jeunes gens non mariés de s'y livrer, dans un monde où les filles étaient jalousement gardées. Inversement, l'Iran se montre particulièrement intolérant envers l'homosexualité, qui est passible de mort, mais il favorise les opérations de réassignation sexuelle depuis que l'Imam Khomeiny, au milieu des années 1980, les a autorisées par fatwa, de sorte que l'Iran est devenu, dans le monde musulman, une plaque tournante pour ce type d'interventions : les gays iraniens peuvent difficilement se dérober à l'opération de changement de sexe, partiellement remboursée par le gouvernement, tandis que la pratique homosexuelle leur fait risquer la pendaison.

---

Dans ce cas, l'horreur de l'homosexualité conduit à tolérer et même à encourager les transitions sexuelles, pour rétablir un semblant de normalité.

Preuve de la responsabilité du monothéisme, c'est à l'arrivée des colons britanniques que le sort des hijras s'est dégradé en Inde. Ils furent alors victimes de persécutions, la danse, les bijoux et les vêtements féminins leur furent interdits. Les relations sexuelles entre une femme hijra et son mari furent proscrites et l'émascation traditionnelle tomba sous le coup de la loi. En Thaïlande, un pays qui a échappé à la colonisation occidentale, l'effort d'aligner le Code pénal sur les normes européennes explique que la sodomie soit devenue un délit au cours de la première décennie du XX<sup>e</sup> siècle, par un article de loi qui resta d'ailleurs lettre morte jusqu'à sa suppression en 1956. Il faut rappeler que le bouddhisme ne condamne ni l'homosexualité ni la transidentité chez les laïcs.

Rien d'analogue au feu céleste qui s'abat sur les villes de Sodome et Gomorrhe (on peut deviner ce que cette rigueur a pu avoir de stupéfiant dans un monde romain complètement hellénisé, qui ne voyait aucun mal à la consommation homosexuelle des jeunes garçons ou des esclaves, même si une liaison entre deux hommes libres était proscrite).

Le retournement très rapide que nous connaissons aujourd'hui, avec la levée de condamnation et, plus intimement, l'inhibition de la répugnance, est l'indice de l'affaiblissement du christianisme parmi nous. Par

---

opposition, les pays africains où la ferveur religieuse n'a pas subi la même diminution, qu'ils soient de confession chrétienne ou musulmane, continuent de réprouber et pour certains de criminaliser les homosexualités. En Occident, il y a toujours des croyants sincères, mais l'expérience de la foi au niveau individuel n'est pas la même chose que l'organisation chrétienne du monde social : nos sociétés ont légalisé la contraception et dépénalisé l'homosexualité. Le christianisme n'organise plus la morale sexuelle.

## II. L'EXPANSION DE LA TRANSIDENTITÉ EN OCCIDENT

On assiste aujourd'hui à un phénomène largement juvénile, et majoritairement féminin, ce qui le différencie du transsexualisme observé au siècle précédent.

Auparavant, il s'agissait d'un événement rarissime, affectant environ un homme sur 20 000. Ces hommes venaient consulter, le plus souvent, à l'âge adulte, ayant derrière eux une vie professionnelle et familiale. C'est le cas de Jan Morris dont la célèbre autobiographie, intitulée *L'énigme*, permet d'approcher l'expérience de l'intérieur. Né en 1926, James Morris a une vie bien remplie. Il a participé à la Seconde Guerre mondiale, il est devenu journaliste au *Times*, et il a même suivi jusqu'au premier camp de base de l'Everest l'expédition de Hillary et Nordgay qui a triomphé du sommet en 1953. C'est donc un homme qui cumule une forme

---

physique remarquable et une reconnaissance professionnelle satisfaisante ; ajoutons qu'il est marié et père de cinq enfants. Or il commence en 1964 une transition de genre par la prise d'hormones, et il doit pour en trouver se rendre à New York auprès de Harry Benjamin, que j'ai déjà mentionné. À l'âge de 46 ans, il part au Maroc pour bénéficier d'une chirurgie de réassignation sexuelle, que pratique à l'époque un chirurgien pionnier, le Dr Georges Burou. Cette transition est tardive, bien qu'elle corresponde à un sentiment vivace depuis l'enfance. D'aussi loin qu'il se souvienne, le petit James a le sentiment d'être né dans le mauvais corps. De plus, il n'a aucun intérêt à transitionner, il bénéficie d'une excellente insertion professionnelle et d'une vie de famille réussie qui se trouvent toutes deux mises en danger par sa décision. Son courage est indéniable.

On retrouve les mêmes facteurs dans la transition récente et très médiatisée de Bruce Jenner, médaillé d'or au Décathlon aux Jeux olympiques de 1976, marié à trois reprises et père de 6 enfants. Bruce Jenner entame sa transition en 2014, en se faisant raser la pomme d'Adam. L'opération de réassignation sexuelle a lieu l'année suivante, en 2015. Né en 1949, Bruce devient Caitlyn Jenner à l'âge de 65 ans. Germaine Greer affirme qu'il a transitionné pour se rendre intéressant et voler la vedette à ses belles filles, Kim et Khloé Kardashian, ainsi qu'à ses filles, Kendall et Kylie Jenner, qui toutes sont les stars d'une émission de télé-réalité. J'ignore si l'on peut mettre en danger non seulement son image, mais sa vie, pour un gain d'audimat. Caitlyn Jenner et Jan Morris se sont

---

soumis à des opérations très lourdes, même si elles sont aujourd'hui mieux maîtrisées, afin de faire correspondre le sentiment qu'ils avaient d'eux-mêmes et leur présentation extérieure, par conséquent le regard porté sur leur personne. On peut admirer chez elles le courage d'être soi, la passion d'authenticité qui les a poussées, même tardivement, à chambouler leur existence.

Cependant, il faut aussi reconnaître que Caitlyn Jenner, qui a fait la couverture de *Vogue* l'année de sa transition, a bénéficié de conditions extraordinairement favorables et d'une exposition médiatique que ses devancières n'auraient pu imaginer. En 2015, elle fut nommée *Glamour woman of the year*. Comme on demandait à Germaine Greer ce qui expliquait l'attribution de ce prix, la grande féministe a répondu : la misogynie. Le conflit entre les *terfs* (*trans-exclusionary radical feminists*) et les trans ne cesse d'être attisé, et les accusations de transphobie et de misogynie s'échangent régulièrement.

On est donc passé d'un phénomène rare, souvent tardif et très majoritairement masculin à une mode qui concerne en majorité des adolescentes. Il s'est produit un double basculement, vers la jeunesse et vers les filles. Comment s'est opérée cette mutation ?

### A) Les voies de la mutation

Je reprends un argument d'Helen Joyce : la diffusion de l'idéologie trans, explique-t-elle, n'a rien de commun avec la progression de l'acceptation des homosexualités

---

à laquelle on l'associe mécaniquement, comme si une cause avait pris logiquement le relais de l'autre, dans une perspective d'inclusion toujours plus poussée des minorités. La confusion des deux causes est favorisée par l'écharpe LGBTQ, ce sigle qui en lui-même est un amalgame. En outre, certains acteurs historiques sont les mêmes, notamment le groupe Stonewall, en Grande-Bretagne, qui s'est reconverti dans la défense inconditionnelle des droits des trans après avoir milité pour le mariage pour tous.

Cependant, la manière dont l'acceptation se produit n'a rien d'analogue, insiste Helen Joyce. Dans le premier cas, les sondages permettent de mesurer année après année que la tolérance à l'égard des homosexuels a progressé dans l'opinion publique. Les gens se sont instruits progressivement sur la condition des personnes homosexuelles, ils ont été convaincus par les arguments que ces personnes mettaient en avant pour une vie au grand jour.

Dans le cas des trans, la tolérance n'a pas suivi le même trajet. Ce n'est pas une conviction graduelle à la base. Elle est imposée par en haut : des associations militantes prescrivent un nouveau vocabulaire et des codes de bonne conduite à des dirigeants d'entreprises, des organismes transnationaux ou des décideurs publics. Ceux-ci les imposent à leurs employés ou à leurs administrés, de sorte que la plupart s'y plie par peur de la sanction plutôt que par conviction personnelle. C'est en toute méconnaissance de la situation par le public que les nouvelles règles s'imposent, en particulier l'effacement de la

---

mention du sexe, partout où c'est possible, des portes de toilettes aux cartes d'identité, comme cela va être bientôt le cas aux Pays-Bas et en Belgique. Certes, de petits noyaux militants se réjouissent de ce qu'ils tiennent pour une « révolution anthropologique », mais le grand public ne sait toujours pas si une femme trans est un homme qui devient femme ou une femme qui devient homme.

Ces décisions des firmes et des gouvernements suivent de près les principes de Yogyakarta. Ces derniers ont été élaborés en 2006 et forment le pendant, du côté du droit, des interventions médicales. Il s'agit d'un paquet de 29 règles mises au point dans cette ancienne capitale de Java par un groupe de juristes, d'activistes trans et de spécialistes des droits humains. Ces principes mêlent les droits des gays, des lesbiennes et des trans. Par exemple : « Personne ne sera soumis à de la pression pour dissimuler, supprimer ou nier son orientation sexuelle ou son identité de genre. » (C'est à partir de là que des femmes biologiques ne peuvent pas s'opposer à l'entrée dans leur dortoir d'une femme trans non opérée.) Ces principes sont le socle juridique de la nouvelle conception, selon laquelle le genre ressenti, ou identité de genre, l'emporte sur le sexe biologique.

Ce document, issu d'une réunion privée, n'a pas de caractère contraignant : les principes qu'il énonce ne constituent pas une règle de droit. En revanche, ils ont été traduits dans toutes les langues et distribués aux militants qui s'en servent pour promouvoir leurs revendications auprès des États et des entreprises. Par ailleurs des

---

recommandations stratégiques existent pour parvenir à des changements de législation en « passant sous les radars », une des techniques consistant à faire avancer une revendication trans sous couvert d'un article consensuel. C'est récemment arrivé en France, quand la loi sur l'interdiction des thérapies de conversion pour les homosexuels, pour laquelle un large consensus existait, a été flanquée, in extremis, de la mention « interdiction de thérapies de conversion pour orientation sexuelle et identité de genre », ce que les députés ont voté sans comprendre, en tout cas sans tenir compte des risques créés pour les thérapeutes, qui peuvent désormais se faire accuser de chercher à « convertir » un enfant lorsqu'ils persistent à mener une thérapie exploratoire au lieu « d'affirmer le genre » allégué par l'enfant. Les intervenants peuvent craindre, en France, de se retrouver dans la situation canadienne, où aucune exploration n'est possible avec des sujets souffrant de dysphorie, puisque la seule voie légalement permise est l'affirmation en première intention. Toute recherche d'autres facteurs de mal-être peut conduire à la perte de la licence professionnelle.

L'activisme juridique est une réalité, mais à côté de ce premier volet s'exerce une autre influence, bien plus considérable, qui se joue entre pairs. Les pré-adolescents et les adolescents ne s'intéressent pas aux principes de Yogyakarta ni aux discussions juridiques complexes, ils s'intéressent aux vidéos postées sur TikTok et YouTube, où de jeunes influenceurs trans documentent inlassablement – et souvent sur un mode narcissique – leur transformation physique. Les vidéos de transition sont



---

très nombreuses, souvent spectaculaires, certaines humoristiques. Toutes ne sont pas euphémisées, la première piqûre de testostérone, en particulier, est souvent dramatisée. Les détails des opérations lourdes comme la mastectomie ne sont pas passés sous silence, au contraire : les souffrances sont filmées, les cicatrices exhibées. Bref, à côté du mouvement *top down*, justement dénoncé par Helen Joyce, il existe un puissant courant latéral, de pair à pair, qui tend à promouvoir la transition comme la solution de tous les malheurs et la clef de tous les succès. Dans les forums de discussion, les participants s'encouragent les uns les autres, se soutiennent et se stimulent à coup de formules expéditives : si tu te questionnes sur ton identité de genre, c'est que tu es trans.

En 2020, j'écrivais ceci : « Aux États-Unis, la première clinique pour enfants diagnostiqués pour dysphorie de genre a ouvert en 2007, à Boston. Elles se sont multipliées, on en dénombre à présent une cinquantaine <sup>1</sup>. » On en recense aujourd'hui plus de 100. En Grande-Bretagne, la clinique spécialisée, Tavistock, recevait 97 enfants en 2009, 2 500 en 2020, et 4 600 y étaient inscrits en liste d'attente la même année. On donne souvent les chiffres britanniques, parce que le GIDS, le service dédié de la clinique Tavistock, centralisait les demandes de transition pour toute l'Angleterre, à la différence d'autres pays où les données sont partielles, donc moins lisibles. La même institution a observé une augmenta-

---

1. « La question trans », *Le Débat*, Paris, Gallimard, septembre 2021, page 52.

---

tion spectaculaire des demandes féminines : il y avait seulement 40 filles en 2009-2010, elles étaient 1 806 en 2017-2018. À cette date, elles représentaient près de 70 % des demandes, distançant soudain leurs homologues masculins. Le même croisement des courbes s'observe partout dans les pays occidentaux : les filles sont devenues majoritaires dans la demande de transition, elles représentent entre deux tiers et trois quarts des demandes.

Aujourd'hui, aux États-Unis, 1,8 % des jeunes se déclare trans, un chiffre qui a doublé en cinq ans, tandis que, pour la proportion dans la population générale, le chiffre est de 0,3 % contre 0,1 % au siècle précédent (ce chiffre ne correspond pas aux transsexuels au sens clinique, mais aux personnes s'identifiant comme trans). C'est une remarquable progression : le chiffre triple pour les adultes, mais il est multiplié par près de 20 pour les jeunes.

On peut relativiser cette progression, tout d'abord en remarquant que l'identité « trans » a perdu sa rigueur définitionnelle quand on est passé à un régime déclaratif : quand il a suffi de le dire pour l'être. La gravité était différente au XX<sup>e</sup> siècle, lorsque les cas étaient ou semblaient rarissimes, car seuls entraient en ligne de compte, sur le plan légal, les adultes opérés.

Aujourd'hui, dans la plupart des pays développés, il n'est plus nécessaire pour obtenir un changement d'identité d'avoir entamé un traitement hormonal ou chirurgical.

---

Dans ceux qui ont adopté la *self-ID*, il s'agit seulement de se déclarer en mairie pour obtenir une nouvelle identité. C'est le cas au Danemark, en Argentine, en Irlande, à Malte et tout récemment en Espagne. Dans les pays qui résistent à cette revendication (qui est l'exigence centrale des activistes), il suffit de prouver qu'on vit depuis un certain temps, souvent deux ans, en tant que membre de l'autre sexe ; un examen psychiatrique est toujours requis, mais aucune intervention médicale n'est un préalable. Un tel dispositif est en place en France et en Grande-Bretagne.

Première réponse, donc : il est certainement plus facile et moins coûteux de se dire trans aujourd'hui. C'est se rallier à un phénomène de mode, mis en lumière par des transitions très médiatisées, en particulier dans le monde du spectacle. Première réponse : c'est la mode, et ça n'engage à rien.

## **B) Le protocole néerlandais**

Deuxième réponse, en sens inverse de la première : il y a explosion des transitions, parce qu'il existe une offre médicale en direction des jeunes, ce qui n'était pas le cas au XX<sup>e</sup> siècle. Ce qui est décisif, c'est la découverte de la triptoréline et de la gonadolibérine, des molécules qu'on trouve sous d'autres noms selon les marques qui les commercialisent (le Lupron, aux États-Unis). Le détournement de cette classe de médicaments pour le traitement des enfants et des préadolescents dysphoriques remonte aux dernières années du XX<sup>e</sup> siècle. C'est en 1996 que

---

son utilisation pour bloquer la puberté des enfants dysphoriques de genre fut initialement expérimentée par des médecins à Utrecht et à Amsterdam, d'où la dénomination de « protocole néerlandais » après la publication de leurs travaux en 1998.

La séquence type comprend une transition sociale, c'est-à-dire le changement de prénom et de pronoms, dès l'enfance ; le blocage de puberté vers douze ans ; les hormones croisées deux ans plus tard ; puis, à partir de 16 ans, mais parfois plus tôt, avec accord des parents, le début des opérations chirurgicales.

Avant de servir à bloquer la puberté, cette classe de médicaments avait reçu une homologation pour d'autres indications : l'endométriose et les cas de puberté précoce (quand une fillette de sept ans commence à avoir des seins), et le traitement palliatif des cancers de la prostate. Ayant constaté qu'ils faisaient chuter la libido des cancéreux, ces inhibiteurs furent aussi utilisés pour la castration chimique des violeurs. Hors autorisation de mise sur le marché, ils sont devenus la nouvelle norme de traitement des enfants dysphoriques. Le protocole néerlandais invite à administrer ces bloqueurs à des enfants parvenus au stade II de Tanner, c'est-à-dire au tout début de la puberté, au moment de l'apparition des premiers signes que sont la pilosité sur le pubis, le grossissement des testicules pour les garçons, et pour les filles le renflement des mamelons. 95 % des enfants traités décident ensuite de passer aux hormones croisées, ce qui invalide l'argument employé pour rassurer les parents : il s'agirait

---

de donner du temps. L'adolescent au terme de ces deux années serait libre de choisir son genre. C'est un faux argument. Les bloqueurs de puberté ne sont pas, comme on l'a dit trop souvent, une touche pause, permettant la réflexion. C'est un conditionnement pour passer à l'étape suivante. Il s'agit d'ailleurs d'une intervention physico-chimique importante, dont les effets sur la santé avaient été sous-évalués. La perte de densité osseuse n'est plus contestée; à cela s'ajoutent la difficulté, voire l'impossibilité, d'expérimenter l'orgasme et une probable perte de QI.

Le principe du protocole néerlandais consiste à sauter l'étape de la puberté, pour épargner à l'enfant les bouleversements irréversibles qu'elle produit, et pour obtenir un meilleur *passing*<sup>2</sup>, dans le cas des transitions MvF : une femme trans s'épargne le coût élevé des chirurgies de féminisation faciale si elle transitionne avant la puberté. Elle n'aura pas besoin de l'arasement de la pomme d'Adam ni de la rectification du maxillaire. Indéniablement, sauter la puberté améliore le *passing*, du fait qu'un enfant imberbe ressemble davantage à une femme qu'un homme adulte. Mais cela crée d'autres problèmes. La vaginoplastie très médiatisée de Jazz Jennings a été rendue extrêmement difficile faute de tissu pénien suffisant pour la création du pseudo vagin. Elle a nécessité trois interventions successives. Finalement, du tissu intestinal a dû être utilisé. Marci Bowers, la chirurgienne qui a réo-

---

2. Sans équivalent français, le terme anglais désigne le fait de pouvoir passer pour un membre du sexe de ralliement.

---

péré Jazz Jennings, est une femme trans qui a réalisé plus de 2 000 vaginoplasties. Cette spécialiste déclare « aucun enfant... qui a été bloqué au stade II de Tanner n'a jamais eu l'expérience de l'orgasme. Je veux dire, c'est réellement à peu près zéro <sup>3</sup>. » Une telle perspective devrait freiner l'enthousiasme pour l'accès précoce aux inhibiteurs.

Il faut savoir que ces bloqueurs ont un coût élevé : 2 000 dollars par mois pour du Lupron, aux États-Unis. Les hormones croisées, qui sont des molécules anciennes, tombées depuis longtemps dans le domaine public, sont d'un prix modique. Mais les œstrogènes doivent être pris à vie, faute de quoi la pilosité faciale serait rapidement de retour. On peut donc penser qu'une partie de l'industrie pharmaceutique soutient les transitions hormonales dont elle tire des profits réguliers, de même que les cliniques qui pratiquent la chirurgie sur les adolescents, et qui ont besoin de nouveaux patients.

À n'en pas douter, l'explosion des transitions juvéniles est liée à l'apparition d'une solution médicale et à son application routinisée, après 2010.

L'expansion spectaculaire de la demande juvénile occasionne un conflit des interprétations. L'accroissement découle-t-il d'une meilleure acceptation des transgenres

---

3. Marci Bowers, citée par Biggs, M., «The Dutch Protocol for Juvenile Transsexuals: Origins and Evidence », *Journal of Sex & Marital Therapy*, publication en ligne septembre 2022, disponible sur : <https://www.tandfonline.com/doi/full/10.1080/0092623X.2022.2121238?scroll=top&needAccess=true&role=tab>.

---

par la société, auquel cas il faudrait mettre tout en œuvre pour faciliter les transitions, qu'elles soient adultes ou juvéniles, ou bien s'agit-il d'une mode dangereuse, une contagion sociale favorisée par les réseaux sociaux avec la complicité des adultes, qu'ils adhèrent à la croyance ou qu'ils en tirent profit? Les activistes soutiennent la première proposition. Ils sont inspirés, et souvent financés, par des milliardaires américains qui ont effectué une transition tardive, mais sont persuadés que leur vie aurait été plus accomplie s'ils avaient pu transitionner dès l'enfance et vivre leur vie entière en accord avec eux-mêmes. Ces généreux donateurs ne sont d'ailleurs pas nécessairement désintéressés, car ils investissent simultanément dans les cliniques pour enfants dysphoriques.

Néanmoins, on peut se demander si un préadolescent est équipé psychologiquement pour donner son consentement à un traitement irréversible. Comme l'a remarqué Caroline Eliacheff, on voit peu d'adultes avec des cheveux bleus. Une autre objection à ces traitements provient des études menées au XX<sup>e</sup> siècle sur des cohortes d'enfants dysphoriques, à une époque où ces traitements n'existaient pas. Elles concluent qu'une proportion très élevée de ces enfants, estimée à 80 %, se réconcilient avec leur sexe biologique après la puberté – la plupart du temps pour devenir des homosexuels. Reste une proportion minoritaire dont le malaise persiste, et ceux-là ont intérêt à une réassignation. Mais il est déraisonnable d'envoyer 100 % des enfants dysphoriques dans le circuit banalisé de la transition, en sachant que 80 % auraient évolué différemment sans l'intervention des adultes. Ces jeunes se

---

seraient épargné les pesanteurs et les risques d'un traitement à vie, si parents, soignants, enseignants, mais aussi dirigeants politiques ne s'étaient ligués pour leur épargner « l'agonie de la puberté ». On peut penser que les adultes agissent avec les meilleures intentions du monde : répondre à la souffrance actuelle d'un enfant, faire preuve de tolérance, lutter contre les discriminations des personnes trans. Ces excellentes intentions peuvent avoir des conséquences déplorables.

### C) Les transitions féminines vers le masculin

Si l'appel à la prudence a sa validité en général, il vaut *a fortiori* à propos des filles.

La progression est frappante. La transition des filles est un phénomène très récent. Elle est pratiquement inconnue au XX<sup>e</sup> siècle, malgré le rôle pionnier de Reed Erickson, né Rita Erickson en 1917. Impliquée dans un réseau de lesbiennes dès le collège, elle suivit des études d'ingénieur, avant d'hériter de la fortune familiale en 1962 et de commencer sa transition en 1963, entamant une hormonothérapie auprès du Dr Benjamin. Sous le nom de Reed, il fonda l'Erickson Educational Foundation, qui finança des recherches et soutint notamment la Fondation Harry Benjamin, l'ancêtre de la WPATH (*World Professional Association for Transgender Health*).

Cependant, malgré cette première percée, les transitions FvM demeurent rarissimes. Au XX<sup>e</sup> siècle, ce sont des histoires singulières. Ainsi, Buck Angel, née en 1962 en



---

Californie, commence sa transition à 28 ans. Quand elle est reçue par un endocrinologue en 1990, celui-ci lui assure qu'il n'existe pas de protocole dans le sens FvM. Si elle persiste, il la traitera donc comme un cobaye. Telle est encore la situation à l'aube des années 2000 : une médecine incertaine, des candidatures au compte-gouttes, provenant de lesbiennes, majeures et déterminées.

Aujourd'hui les transitions concernent majoritairement de très jeunes filles, souvent pré-adolescentes, n'ayant le plus souvent pas d'antécédent de dysphorie de genre dans l'enfance. On voit des petites filles aimant le rose, les robes de princesse et les gadgets *girly* qui, vers douze-treize ans, déclarent à leurs professeurs ou à leurs parents qu'elles sont déterminées à entamer une transition. Autre différence avec le tableau masculin, il n'y a pratiquement pas de transitions tardives. Il se peut que les femmes, parvenues à l'âge de la ménopause, ayant derrière elle l'expérience de la maternité, ne soient plus tenaillées par un questionnement sur leur genre, même si elles ont pu l'être dans la jeunesse. Il se peut aussi qu'elles renoncent à faire valoir cette perception, en raison des attaches et des responsabilités familiales dont elles se sont chargées au cours de leur vie.

Enfin, dernier facteur de différence entre les deux transitions, les cas de FvM tendent à se concentrer dans la classe moyenne : aux États-Unis, les jeunes filles blanches de la *middle class* sont surreprésentées. Par opposition, les transitions MvF se produisent aléatoirement à tous les niveaux de la société. L'enquête du sociologue Emmanuel

---

Beaubatie<sup>4</sup> qui porte sur la France ne contredit pas ce point. C'est une des explications qu'il donne à la plus grande difficulté du parcours des femmes trans ; le rejet familial est plus fréquent, parce que, dans les classes populaires, l'acceptation de la transidentité est moins grande que dans les classes supérieures.

Un mot sur le parcours médical. Il ne peut qu'accroître l'énigme de ce renversement, puisque l'opération ultime de virilisation, la phalloplastie, est, de l'avis général, une opération moins maîtrisée que la vaginoplastie. Elle est plus longue et plus coûteuse, l'hospitalisation dure environ trois semaines. Le coût de l'opération, en France, est de 30 000 euros, contre 15 000 pour une vaginoplastie. Les conséquences de la phalloplastie, en particulier la fréquence des infections urinaires, découragent plus d'un candidat. La fonction érectile impose d'autres opérations, comme la pose d'une prothèse, activable à la main. Le résultat paraît laborieux, et l'aspect esthétique, peu convaincant.

Dans ces conditions, on peut se demander pourquoi tant de filles s'aventurent dans cette voie. La réponse est qu'elles ne souhaitent pas forcément aller jusqu'au bout. « Elles fuient la féminité comme une maison en flammes, écrit Abigaïl Shrier, l'esprit concentré sur la fuite, non sur une destination ». Pour la plupart, il s'agirait donc d'un désir négatif : non pas devenir un homme, mais ne pas

---

4. *Transfuges de sexe. Passer les frontières du genre*, Paris, La Découverte, 2021.

---

devenir une femme. Cela paraît confirmé par l'opération la plus fréquente, même si elle n'a rien d'anodin : la mastectomie. C'est une intervention lourde, l'opération dure 4 heures, même si elle est euphémisée en *top surgery* dans les forums de discussion. Le nombre de chirurgies thoraciques pratiquées chez des mineurs a quasiment quadruplé aux États-Unis, et les filles sont essentiellement concernées : on compte 98,6 % de chirurgies de masculinisation pour 1,4 % de chirurgies de féminisation. La mastectomie barre le buste d'une large cicatrice horizontale, mais elle permet de retrouver un torse plat. Cela fait soupçonner que le désir de transition recouvre et déguise un complexe de Peter Pan : non pas devenir un mâle, mais refuser de grandir. La gynécologue Nicole Athéa propose d'ailleurs de remplacer dans bien des cas le terme de dysphorie de genre par celui de dysphorie pubertaire, jugeant que le refus du bouleversement physiologique compte plus dans certaines décisions que la question du genre.

Selon des chiffres datant de 2015, aux États-Unis, seulement 12 % des FvM ont eu recours à une phalloplastie ou exprimé le désir d'en faire une. Il est vrai qu'une autre opération est proposée aux hommes trans : la métoïdioplastie. Elle consiste à dégager le clitoris, lequel s'est d'abord hypertrophié sous l'action de la testostérone, dans le but de créer un néo pénis, qui ne peut être qu'un micropénis (5 à 6 cm). Avec une telle opération, la pénétration n'est guère possible, mais la possibilité d'orgasme clitoridien est conservée. Ces deux options concurrentes placent les hommes trans devant le choix de jouir ou

---

de pénétrer – un dilemme inconnu des hommes biologiques, qu'on peut même dire étranger à leur condition.

L'hypothèse d'une contagion sociale dans le cas des transitions FvM a été faite en 2018 par le Dr Lisa Littman, alors professeur adjoint à Brown University school of public health. Le Dr Littman a perdu son poste à la suite de cette publication, immédiatement controversée et retirée du site de l'Université à la demande des activistes, pour être soumise à révision, avant d'être republiée sans modification majeure.

Lisa Littman avait mené une enquête auprès de parents de jeunes hommes trans. Elle fut la première à s'intéresser aux transitions soudaines qu'elle a nommées ROGD, *Rapid Onset Gender Dysphoria*, ce qui signifie : dysphorie de genre à surgissement rapide. Elle a découvert que les filles transitionnent souvent à plusieurs, dans une même classe ou dans un même établissement scolaire, après une fréquentation assidue des forums en ligne. La mise en évidence de tels *clusters* conduit à rapprocher ce phénomène émergent d'autres pathologies féminines où la contagion sociale a pu être repérée, notamment l'anorexie et les désordres alimentaires au XX<sup>e</sup> siècle, ou encore l'hystérie au XIX<sup>e</sup>, les cas de possessions diaboliques au XVII<sup>e</sup> siècle qui se produisaient à l'intérieur d'un même couvent. Dans le cas de l'anorexie, le rôle de la contagion médiatique est documenté (cas de l'introduction de l'anorexie féminine au Japon par des articles de presse).

---

Abigail Shrier, qui reprend les analyses du Dr Littman, relie cette contagion sociale à la capacité d'empathie des filles, que les psychologues estiment plus développée que celle des garçons, et ce dès la petite enfance, quelle que soit la culture environnante. Les filles s'imitent entre elles, parce qu'elles sont capables d'amitiés profondes, au cours desquelles elles sont émotionnellement accordées. Parce que je t'aime, je sens ce que tu sens et je fais ce que tu fais.

Quelle que soit l'explication, l'accroissement spectaculaire de ces transitions impose un devoir de prudence, ce que demande en France l'association « La petite sirène ». Composée de psychanalystes, de médecins et de pédiatres, l'association s'insurge contre l'hormonothérapie et les interventions chirurgicales précoces. L'ablation des glandes mammaires, l'ovariectomie ou l'hystérectomie ne devraient jamais être pratiquées sur des tissus sains avant la majorité de l'individu. Debra Soh propose même de différer les traitements non pas à la majorité civile, mais à la fin du développement cérébral, vers 24 ans.

L'accroissement imprévu des transitions FvM met à mal la croyance répandue que le féminin est le sexe stable, celui de tous les embryons humains avant la différenciation des mâles. « Le modèle de développement de base ou par défaut est en fait féminin, à moins de l'intervention du chromosome Y » peut-on lire dans les manuels. C'est entre le troisième et le cinquième mois que l'échographe peut annoncer aux futurs parents le sexe du fœtus, car les organes masculins ne se développent qu'à partir de douze semaines de gestation. L'appareil génital mascu-

---

lin est extérieur, donc exposé. L'innervation des testicules rend leur protection nécessaire. Par opposition, les organes reproducteurs féminins sont cachés à la vue. L'angoisse de castration n'a pas de sens pour une fille. D'autre part, le pénis après la puberté est sujet à des érections intempestives ainsi qu'à des défaillances inopportunes. Tout homme, fût-il Casanova, est amené à douter de ses performances. Une femme ne connaît pas ce genre d'inquiétude. De tout cela, on concluait naguère que le sexe féminin, à la différence du masculin, ignorait l'angoisse. Il était perçu comme le sexe stable. Sans inquiétude, le sexe féminin devait l'être aussi en raison de sa capacité reproductrice quasi infaillible, tandis que les hommes, pris dans une compétition permanente, comptaient forcément, du point de vue de la transmission de leurs gènes, des gagnants et des perdants. Les darwiniens ont établi à propos de notre espèce une règle qui vaut pour la plupart des mammifères : dans des conditions naturelles favorables, c'est-à-dire hors famines et maladies, toute femelle assure sa descendance, dans l'espèce humaine, en mettant au monde une quinzaine d'enfants. Rien de tel chez les mâles dont certains restent sans descendance, tandis que d'autres peuvent engendrer des centaines voire des milliers de rejetons. À côté des mâles alpha, pour parler comme les éthologues, il se trouve des individus moins virils qui ont des raisons de déplorer leur sort. Indépendamment des visées et des rôles sociaux, qui regardent l'individu, si le but de l'espèce est la transmission des gènes, alors les femmes sont assurées d'y parvenir, ce qui n'est pas le cas des hommes : la sélection génétique pèse sur les hommes et sur eux seuls.

---

De toute évidence, cette explication ou cette métaphorisation ne tient plus : la stabilité féminine est un mythe qui a volé en éclat, du moment que les femmes sont plus nombreuses à vouloir changer de sexe, en chiffre relatif comme en chiffre absolu.

### III. LES FACTEURS DE RÉSISTANCE

#### A) Les détransitions

L'existence de détransitionnistes est l'argument capital pour nous inciter à jouer notre rôle d'adulte, c'est-à-dire à nous opposer, dans la mesure du possible, à la médicalisation, même si les adolescentes qui s'y lancent à corps perdu manifestent une souffrance qu'il faut impérativement prendre en charge. Le mal-être des adolescentes est réel, il était en forte hausse dans les pays occidentaux dès avant les épisodes de confinements, ce qu'on mesure aux chiffres de dépressions, scarifications, troubles alimentaires et tentatives de suicides, tous en nette augmentation, particulièrement chez les filles. Cependant, la compassion ne doit pas aveugler : les jeunes souffrant de dysphorie n'ont pas le monopole de la souffrance.

Les détransitionnistes sont apparus, et s'il n'est pas question d'instaurer entre les deux groupes une concurrence victimaire, il serait tout de même incohérent de ne pas prendre leurs souffrances en compte, sous prétexte qu'ils sont minoritaires. C'est au nom des droits des minorités que le mouvement LGBT a obtenu les avancées dont il

---

tire sa fierté, il serait malvenu de les piétiner dans le cas des détransitionnistes.

Parvenus à un autre stade de l'existence, ceux-ci se rendent compte qu'ils se sont eux-mêmes rendus stériles, avec la complicité de la médecine et de la société. La plupart se désolent des dommages irréversibles qu'on leur a permis de s'infliger et des conséquences médicales de leur condition. En effet, l'interruption des traitements hormonaux n'est pas toujours possible : le traitement hormonal de substitution doit être continué à vie en cas d'ovariectomie ou d'orchidectomie (ablation des ovaires ou des testicules).

Si la transition a eu lieu durant leur minorité, certains se retournent contre les établissements où de tels soins leur ont été dispensés, à l'exemple de Keira Bell, en Grande-Bretagne, qui a porté plainte contre Tavistock, mais aussi de Chloe Cole en Californie, ou de Camille Kiefel en Oregon. Le risque de voir les pratiques actuelles requalifiées en scandale sanitaire a la double conséquence de rendre les médecins plus prudents et les activistes plus agressifs. La mesure n'a jamais caractérisé leurs propos, mais on s'étonne tout de même lorsque Laverne Cox, une actrice transgenre qui avait fait la couverture de Time en 2014, évoque aujourd'hui, dans le même hebdomadaire, un backlash « génocidaire ».

Arithmétiquement, plus il y a de transitions, plus il doit y avoir de détransitions (selon la loi du gruyère et des trous). Mais la proportion a considérablement augmenté.



---

On parle aujourd'hui d'un taux de 20 % de sujets qui interrompent les traitements. Les chiffres précédents, qui dataient de 2010, faisaient état de 1 % seulement. C'est qu'ils portaient sur des cohortes différentes : avant 2010, les transitions étaient plutôt le fait d'adultes ayant mûrement réfléchi à leur parcours. De ce fait, les détransitions étaient rares.

Les activistes ont commencé par nier l'existence des détransitionnistes, parce qu'elle contredisait un élément central de leur doctrine : le fait que l'identité de genre soit immuable, que le sujet la connaisse sans doute possible, par une sorte de révélation intérieure, et qu'il en soit le seul dépositaire – un postulat qui suffit à disqualifier les parents, et le regard des autres en général. L'identité, selon eux, n'est pas un rapport, mais une certitude intime. Or l'existence de détransitionnistes prouve que la perception intérieure du genre peut varier au cours du temps : là est la racine de la formidable agressivité manifestée par les activistes contre les détransitionnistes, une fois qu'ils ont été forcés de reconnaître leur existence.

Ce fait ne pouvait être occulté bien longtemps du fait qu'Internet existe. De même que des groupes de soutien pour personnes trans se sont multipliés et renforcés grâce à la toile, les groupes de détransitionnistes comptent aujourd'hui des dizaines de milliers de participants.

Une parade des activistes consiste à dire que ces personnes n'ont jamais été des trans. Si ils ou elles détransitionnent, c'est qu'ils ou elles ne l'ont jamais été au fond d'eux-

---

mêmes, ils se sont prétendus tels pour attirer l'attention et se rendre intéressants au détriment de la communauté. Dès le départ c'étaient de faux trans, et ces faux portent tort aux vrais. Les détransitionnistes racontent souvent comment ils se sont retrouvés terriblement seuls à l'annonce de leur décision, repoussés par la communauté qui les avait accueillis et soutenus les années précédentes (on pense aux récits de militants qui rompaient avec le Parti communiste dans les années cinquante : « soudain le téléphone a cessé de sonner. »).

Après les avoir niés puis culpabilisés, les activistes commencent à admettre leur existence, mais c'est pour souligner que tous ne regrettent pas leur itinéraire. Au passage, ils les ont rebaptisés « retransitionneurs » ce qui revient à les approuver d'avoir « deux fois vainqueurs traversé l'Achéron ». Cette stratégie inclusive est plus adroite, mais elle ne suffit pas à désamorcer le conflit : les détransitionnistes éprouvent comme une mutilation des interventions que les activistes soutiennent comme un droit à l'autodétermination. Favoriser ou interdire l'accès des mineurs aux traitements, ces positions sont clairement antagonistes.

On observe une surreprésentation d'autistes parmi les détransitionnistes. Cela correspond à leur surreprésentation parmi les transitionneurs. Parmi les mineurs traités à la clinique Tavistock, 35 % se trouvaient dans le spectre de l'autisme, comparé à 2 % dans le reste de la population. C'est clairement l'indice d'un surdiagnostic. L'application aveugle du protocole néerlandais a été favo-

---

risée par la radicalisation idéologique, une radicalisation qui touchait à la fois les patients et les soignants dans ce centre spécialisé. Les personnels soignants, parce qu'ils sont persuadés de détenir une réponse au mal-être exprimé des adolescents, ont tendance à sacrifier les explorations nécessaires, notamment les antécédents d'inceste et d'abus sexuels, ainsi que les comorbidités : anorexie, autisme, TDAH (trouble de l'attention avec ou sans hyperactivité). Non seulement la radicalisation idéologique empêche d'explorer avec soin les cas individuels, mais elle empêche aussi, au niveau global, de procéder à une collecte sérieuse des résultats en matière d'amélioration des conditions de vie à moyen terme, ce qui imposerait de diviser les cohortes de patients et de fournir des placebos à la moitié des participants. La raison pour laquelle les médecins de Tavistock n'ont pas suivi cette voie, la seule qui soit duplicable et donc scientifique, est la même que celle alléguée par le professeur Raoult pour la prescription d'hydroxychloroquine : on ne pouvait procéder aux vérifications sans priver les patients de chance. Autrement dit, la certitude de détenir le remède efficace est ce qui empêche de vérifier son efficacité.

## **B) Les féministes critiques du genre**

La première conséquence de l'idéologie trans, c'est le dévoiement de la médecine, et les premières victimes sont indéniablement les mineurs. C'est le cas des détransitionnistes, mais c'est aussi le cas d'une partie de ceux qui n'expriment aucun regret : ces 80 % d'enfants dysphoriques qui se seraient réconciliés avec leur sexe natal sans

---

l'interventionnisme médical, et qui sont embarqués dans des traitements à vie.

Le deuxième front d'opposition est formé par une partie du mouvement féministe, qui réfute la proposition « une femme trans est une femme ». Cette équivalence est le slogan des activistes. Ils n'hésitent pas à attaquer devant les tribunaux celles qui la récuse (Maya Forsater en Grande-Bretagne, Dora Moutot et Marguerite Stern en France). L'opposition de ces femmes « critiques du genre » a néanmoins gagné en crédit sur deux fronts : la participation des athlètes trans aux épreuves sportives de haut niveau. Le refus de l'entrée des « femmes trans », en particulier des femmes trans non opérées, « dans les endroits où les femmes sont vulnérables parce qu'elles dorment ou parce qu'elles sont nues », pour reprendre une forte formule de Kathleen Stock. Donc les douches, les dortoirs, les vestiaires.

Ce problème paraissait avoir été réglé en droit et en fait : on se souvient de la querelle des toilettes aux États-Unis, qui avait abouti à la victoire des activistes trans durant le second mandat d'Obama. Cependant, le problème fait retour : l'affectation de prisonniers hommes entamant une transition afin d'être incarcérés dans les quartiers de femmes a révélé la réalité du problème, qui est la raison de sa persistance. Toutes les femmes trans ne sont pas des violeurs, bien entendu. Reste que les violeurs ont intérêt à se déclarer femme trans, et que déjà plusieurs ont exploité la faille. Des cas de harcèlements et des viols ont été commis en prison par ces femmes de fraîche date. Helen

---

Joyce en dénombrait douze dans son livre de 2021.

Nicola Sturgeon vient de quitter son poste de premier ministre en Écosse, le 15 février dernier, sur un incident de ce type. Première ministre indépendantiste, elle cherchait à instituer la *self-ID* en Écosse, ce projet lui servant de marqueur culturel et de thème d'opposition face à Londres. En effet, le gouvernement conservateur, qui refuse la *self-ID* en Grande-Bretagne, avait conséquemment bloqué la loi votée en Écosse. Dans ce contexte de tension, un violeur récidiviste écossais, qui s'était opportunément déclaré trans lors de son procès à Glasgow, allait être incarcéré dans une prison de femmes. Cette situation à risque a soulevé une protestation tant régionale que nationale, forçant Nicola Sturgeon à faire machine arrière, à interrompre le transfert du prisonnier le 29 janvier, puis à démissionner deux semaines plus tard.

Nicola Sturgeon a donné au conflit entre les trans et les *terfs* une dimension politique inédite, en misant imprudemment l'avancée vers l'indépendance de l'Écosse sur un progressisme sociétal qu'elle croyait inéluctable, donc invincible. L'idée que les dispositions en faveur des trans vont dans le sens de l'histoire est largement partagée par les élites politiques, médiatiques et journalistiques. Cette idée toute faite a masqué à Nicola Sturgeon l'impopularité des mesures qu'elle prenait. La question de la sécurité des femmes n'était pourtant pas nouvelle. Puisque des viols avaient déjà été commis par des femmes trans non opérées dans les lieux de drague, mais aussi dans les

---

prisons pour femmes en Grande-Bretagne et au Canada, le risque politique pouvait être anticipé. Les interlocuteurs militants répondent systématiquement qu'il s'agit de cas anecdotiques, et qu'y prêter attention relève de la panique morale. Pour eux, le genre prime sur l'anatomie, et le ressenti sur la réalité. Par l'intensité de la conviction et par la magie du vocabulaire, le pénis des femmes trans devient un pénis féminin, par conséquent inoffensif. L'oxymore devrait suffire à désarmer toute objection. Ces constructions verbales ont pris sur la jeunesse qui ne veut pas être gênée ou sur la vaste part de l'intelligentsia qui a l'habitude de se payer de mots. Ce consensus progressiste a aveuglé Nicola Sturgeon sur les conséquences prévisibles des mesures qu'elle prenait.

Du moment que la notion de « femme » cesse d'être réaliste et biologique pour devenir idéologique et légale, le problème de sécurité se pose dans tous les espaces féminins non mixtes. La situation est évidemment plus cruelle en milieu carcéral, où la fuite est impossible en cas de harcèlement. On peut quitter un spa, on ne sort pas d'une cellule.

En pratique, seules les femmes trans qui se disent lesbiennes représentent un danger, mais ce risque ne peut être éliminé, et ne devrait en aucun cas être sous-estimé. Pour le sens commun, ces femmes trans sont des « loups dessous peau de brebis » : des imposteurs cyniques. Ce n'est pas la seule manière d'envisager leur cas.

---

#### IV. L'AUTOGYNÉPHILIE

Il existe une catégorie de candidats à la transition MvF pour laquelle le Dr Ray Blanchard a forgé le terme d'autogynéphilie, un terme bien compliqué qui désigne une condition peu connue, quoique répandue. Il n'est pas inutile d'éclairer ces trajectoires.

Le tableau clinique est différent. Ce ne sont pas des petits garçons persuadés depuis l'enfance d'être des filles, leur goût du travestissement se déclenche à la puberté. Les pratiques de travestissement s'accompagnent d'une excitation érotique intense, allant parfois jusqu'à l'éjaculation. Autogynéphilie signifie : amour de soi en tant que femme. Cela peut paraître extravagant, et ce terme savant n'est pas de nature à vulgariser la notion. Cependant, à l'état de traces, on peut déceler cette tendance chez des hommes réputés normaux. Ne faire qu'un avec l'objet de son désir, tel est le ressort de cette aspiration, moins rare qu'on ne croit. Elle transparait chez de grands auteurs. Ainsi Chateaubriand confesse-t-il : « Si j'avais pétri mon limon, peut-être me fussé-je créé femme, en passion d'elles. » Truffaut jouait avec le même fantasme de complétude lorsqu'il a déclaré « Si j'étais femme, je me caresserais les seins toute la journée. » Une comédie assez médiocre de Rousseau, *Narcisse amante de lui-même*, prend pour intrigue le risque de l'autogynéphilie : le protagoniste délaisse sa fiancée, parce qu'il est tombé amoureux d'un tableau qui le représente lui-même déguisé en femme, un portrait que sa sœur a fait exécuter à son insu en espérant le faire revenir de son « erreur ».

---

Il est probable que ce travestissement hétérosexuel était autrefois présent aussi bien qu'aujourd'hui, mais il restait honteux et confiné. On se déguisait chez soi. Aujourd'hui, de jeunes hétérosexuels ont le droit de devenir légalement des femmes, tout en restant attirés par des femmes : ils ont conquis le droit de sortir. Certains experts estiment qu'il n'y aurait pas moins de 50 % de cas d'autogynéphilie dans les transitions MvF. Il est impossible de le savoir, car les études manquent à ce sujet.

En effet, ce type de parcours contredit le récit dominant, un récit politique qui présente la transition en termes d'identité victimisée : les trans sont ce qu'ils sont, il s'agit de leur identité, mais ils sont empêchés d'être ce qu'ils sont par le groupe dominant dépeint comme masculin, cis, hétéro-généré. Cette vision identitaire ouvre sur une nouvelle compréhension de l'humanité, toujours divisée en deux groupes, non plus les hommes et les femmes, une illusion biologique dont nous serions enfin sortis, mais les sexisés et les dominants – le groupe sexisé comportant de manière assez élastique les femmes, les homosexuels et les trans, quelle que soit l'orientation de leurs désirs, à condition bien sûr que les femmes et les homosexuels s'estiment sexisés et fassent cause commune avec les trans, les queers et les non-binaires, au lieu de se rabattre sur leurs privilèges de personnes cisgénérées.

Par contre, s'ils continuent de reconnaître une validité à la définition naturelle des sexes, ils se rangent du côté de l'oppression et méritent d'être dénoncés, annulés et combattus. Ils le méritent, car les personnes trans sont



---

menacées de mort par le groupe dominant : mort sociale à coup sûr, car les trans sont ridiculisés, maltraités dans le monde du travail et socialement marginalisés, mais également mort physique. C'est pourquoi les bloqueurs de puberté et les hormones sont constamment appelés « *life saving treatments* ». Sans preuve valide à l'appui, le récit militant prétend que les enfants trans risquent le suicide si l'accès aux traitements de transition ne leur est pas ouvert dès qu'ils en font la demande. Cette vision terrifiante est relayée dans la question posée par les médecins activistes aux parents d'enfants dysphoriques : préférez-vous un garçon mort ou une fille vivante ?

Dans le cas de l'autogynéphilie, loin d'être une question de vie et de mort, un gain de jouissance est le but de la transition. Ce sont ces femmes trans non opérées qui forment un danger pour les femmes biologiques, qu'elles intimident et taxent de transphobie quand elles résistent à leurs avances. La polémique est particulièrement aiguë entre ces « femmes » trans et les lesbiennes dont elles ont envahi les lieux et les sites de rencontre. Des lesbiennes qui tiennent à une définition concrète et sexuelle de leur identité se font insulter pour refuser d'avoir des rapports avec des « pénis féminins », ou prétendus tels. Résistant à la pression idéologique, elles rappellent que la définition du lesbianisme, c'est que le désir soit fixé sur la réalité des sexes, et non sur l'abstraction du genre. Si des lesbiennes ont joué le rôle du canari dans la mine, c'est qu'elles ont été les premières à subir les conséquences d'un effacement du sexe par sa dissolution dans le continuum des genres. Effacer le sexe revient à délégitimer l'homosexualité. Les

---

bisexuels sont également dans le viseur : le bisexuel met en avant sa liberté d'avoir des rapports intimes avec l'un ou l'autre sexe, ce qui forme une restriction bien suspecte. Le P de pansexuel représente la position politiquement correcte, en affichant une ouverture maximale qui inclue les queers, les non-binaires et les trans dans le carnet de bal.

Le travestisme hétérosexuel passait jadis pour une perversion. Comme tel, il faisait l'objet d'investigations psychanalytiques. Il est aujourd'hui saisi sous l'angle du droit, ce qui change son statut. Autrefois il fallait dépasser sa perversion ou la gérer de façon acceptable pour autrui ; aujourd'hui il s'agit de l'affirmer comme un droit. On peut se féliciter des avancées de la liberté individuelle et de la tolérance sociale, mais à condition de regarder la réalité en face. Le récit militant invite à réparer l'injustice faite à des identités opprimées. Mais dans le goût de faire le garçon ou de faire la femme, il est d'abord question d'un dépaysement de soi : non pas d'identité, mais d'espoir et de trouble ; non pas d'évidence, mais de vertige et d'étourdissement. La quête d'un avantage ou d'un moindre mal sexuel est le motif de bien des passages. Il faut un rigoureux cadenassage idéologique pour méconnaître le rôle du désir dans les espoirs de transition.

\* \* \*

---

Qu'est-ce qui explique cet accroissement des transitions, mais aussi ce changement de statut, ce basculement du drame intime et secret aux pleins feux de la rampe? Peut-être, et c'est l'explication des activistes, la seconde question est-elle la réponse à la première.

Pour les activistes trans, l'explosion des chiffres, en particulier dans les générations Y et Z, est liée à la tolérance nouvelle de nos sociétés.

Le débat est donc ouvert sur les raisons de cette expansion; s'agit-il d'un rattrapage, les personnes trans se permettant enfin de proclamer une transidentité qu'elles dissimulaient jusqu'ici en raison du climat de répression qui régnait autour de ces questions? Auquel cas il faudrait faciliter, autant que faire se peut, leur passage d'un genre à l'autre. Ou s'agit-il d'un malaise dans le genre lié à la mixité démocratique, j'entends par là une mixité qui va de pair avec l'effacement des rites différenciants et des parcours genrés?

Dans nos sociétés, tout le monde, garçon ou fille, homme ou femme, est censé pouvoir faire la même chose, et si ce n'est pas le cas, nous sommes prompts à soupçonner des obstacles cachés, voire une injustice systémique, comme si toute différenciation des parcours était le résultat d'une discrimination. Par exemple, s'il y a plus de garçons que de filles dans les sections scientifiques, il paraît évident qu'il faut y remédier. Si les filles sont minoritaires quelque part, c'est forcément qu'elles sont découragées. On ne considère pas d'autre hypothèse – par

---

exemple qu'elles trouvent la matière aride, et ne s'y intéressent pas. L'objectif de l'égalité est devenu la seule manière d'envisager la différence des sexes, comme s'il n'existait aucune différence substantielle, seulement les conséquences psychologiques des siècles de ségrégation et des humiliations, malheureusement toujours actuelles, du sexe faible.

De plus, dans les sociétés démocratiques, nous sommes exposés en permanence à la proximité de l'autre sexe, donc à l'inquiétude sur ses réactions – à la crainte de déplaire pour les deux sexes, mais aussi, pour les femmes, à la peur de l'agression –, nous nous trouvons simultanément mis en concurrence sur le marché de l'emploi, et donc divisés par l'attrait qu'exercent sur chacun, indépendamment de son sexe, l'argent, le pouvoir et la reconnaissance. Dans la mixité moderne, les deux sexes ne sont plus seulement mus par le désir et son contraire, la répulsion. Le désir devient hésitant, parasité par d'autres visées. Des émotions négatives, comme l'envie, la perception d'un préjudice et le sentiment d'injustice, altèrent et compliquent les rapports entre les deux sexes, du moment que les uns et les autres ne sont plus seulement des sujets ou des objets de désirs, mais des supérieurs ou des subordonnés, des compétiteurs ou même des adversaires.

Si tel est le cas, alors le cap pris par nos sociétés n'est pas le bon. Ce cap, c'est l'effacement de la différence des sexes dans la société des individus. C'est la révélation dont parle Serge Hefez, quand il relate une séance, la dernière de sa journée, où il ne parvient plus à se souvenir si l'ado-

---

lescent qui se tient en face de lui est une fille qui devient un garçon ou un garçon qui transitionne en fille. Soudain, ce souci disparaît, la perspective change comme, écrit-il, lorsqu'on abat une cloison entre deux pièces, et qu'on découvre un autre espace. C'est qu'il voit désormais un individu flottant entre les genres, désamarré de la différence des sexes. Et sans doute voit-il son patient comme celui-ci se comprend lui-même, dans les termes de la nouvelle idéologie : il n'y a que des individus, peu importent les bornes de la sexuation. Le mot d'ordre est de décroiser. Ce trait de lumière qui frappe Serge Hefez, c'est la révélation de l'idéologie trans.

Dans la réalité, si l'on considère des exemples opposés, on admettra qu'il n'y a rien de commun entre un adolescent attiré par les filles au point de se sentir fille lui-même, et une adolescente ayant subi des viols qui veut à tout prix se débarrasser de son corps, afin de ne plus jamais être une cible. L'un et l'autre peuvent bien flotter entre les genres, leurs attentes sont antagonistes, car rien n'apparente l'excitation du désir masculin qui cherche à se maximiser, et l'effort d'en finir avec lui.

Les gouvernants imaginent qu'effacer la différence des sexes, c'est se montrer équitable et inclusif. Ils sont précédés et appuyés dans cette voie par les géants de la tech qui se sont prononcés très tôt en faveur des réformes LGBT, au point de menacer de quitter les États américains qui se montraient réticents à entrer dans le nouveau monde dégenré. Autant il est dangereux de s'opposer, autant il est fructueux de collaborer au nouveau monde arc-en-ciel.

---

Les États se lancent dans ces réformes sociétales qui donnent à peu de frais un air progressiste. Effacer une mention sur la carte d'identité, cela ne coûte rien. Ce faisant, les gouvernements aggravent le trouble pour la majorité, sous prétexte de complaire à une très petite minorité. La neutralisation de la division des sexes, partout où c'est possible, revient à accorder ce qu'exigent les activistes : ils veulent que le genre ressenti par l'individu fasse droit, et non plus le sexe biologique, objectif. Ainsi chacun serait ce qu'il se sent être, peu importe la réalité, et peu importe, par conséquent, la perception d'autrui ; si les autres ne partagent pas votre conviction, s'ils ne corroborent pas votre identité ressentie, ils font preuve de transphobie. Ce n'est pas vous qui vous trompez, c'est la société qui est criminelle.

Loin d'être transphobes et impérieuses, nos sociétés sont aussi conciliantes qu'il est possible de l'être. Le libéralisme est l'opinion dominante. Devant toute revendication nouvelle, c'est le réflexe le plus répandu. Il n'est pas dit que nos sociétés suivent une voie raisonnable en confiant à l'individu seul le soin de déterminer ce qu'il en est de la différence des sexes, au risque de l'évider de ses caractéristiques naturelles et de lui dénier toute pertinence. On ne peut pousser plus loin que nous ne le faisons le culte de l'autodétermination, c'est-à-dire le mépris de la nature au nom de la liberté. Si telle est notre pente, au moins devrions-nous réserver la possibilité de transitionner à des individus adultes, capables d'assumer leurs choix de vie, afin qu'ils n'aient pas lieu, en cas de regret, d'incriminer la complaisance sociale, le laxisme

---

parental, le défaut de protection des mineurs par les institutions censées les soutenir; au moins devrions-nous distinguer l'expression de souffrances qu'il faut prendre en compte et le délire de toute puissance qu'il faut contrecarrer. La première appelle la compréhension, tandis que le second exige la soumission. Être fermes devant les jeunes, ce n'est pas les empêcher de faire leurs choix dans le futur, c'est les préparer eux-mêmes à être fermes dans leurs choix.

\*            \*  
              \*  
              \*





---

# Questions de la salle

**Olivier Jay**<sup>5</sup> : *Pourriez-vous approfondir les origines de ce que vous décrivez? Pourquoi des phénomènes qui restent minoritaires, même s'ils sont en croissance, prennent-ils autant de place? Quelles sont les forces derrière?*

**Claude Habib** : L'une des causes majeures est la fin du christianisme comme organisation de la morale sexuelle courante. La foi peut être intacte au niveau individuel, mais au niveau de l'arrangement social, la prise de l'Église catholique sur l'organisation de la morale collective s'est considérablement affaiblie, ce qui fait que sont successivement passés dans la loi la contraception, l'avortement, le mariage pour tous. On voit bien que l'Église n'organise plus la manière dont on vit une sexualité qui n'est plus procréative, mais récréative. Cette perte d'influence de l'Église est visible, si vous regardez les pays qui ont

---

5. Président de Teneo strategy France.

---

accepté la *self-ID*. Vous avez bien sûr des pays libéraux avancés comme le Canada et le Danemark, mais vous avez aussi des pays profondément catholiques dans le passé, et totalement déboussolés aujourd'hui – je pense à l'Irlande, Malte, l'Argentine et récemment l'Espagne. Donc des pays qui étaient ultra-catholiques. Malte a accepté la *self-ID* alors que le pays continue d'interdire l'avortement. Ces pays ne savent pas où ils en sont, ils ne savent pas comment prendre le train de la modernité, alors va pour le protocole de Yogyakarta et ses dix-neuf points.

**Yvan Glasel** <sup>6</sup> : *Vous n'avez pas évoqué le rôle possible de l'éducation. La façon dont les parents élèvent et éduquent leurs enfants a-t-elle un rôle dans ces évolutions? Souvenons-nous qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, les mamans habillaient souvent leurs petits garçons en filles. Et même dans les siècles passés. Cela ne semblait pas avoir d'influence sur le devenir sexuel des individus.*

**Claude Habib** : Oui, mais parce que cela n'avait pas de signification. J'ai des photos de mon père bébé portant une robe en soie, cela n'avait pas de signification – quand les adultes ont une intention, c'est plus compliqué. Dans *les Mémoires de l'Abbé de Choisy*, Mazarin décide d'habiller en fille le frère du Roi, Philippe, pour en faire un homosexuel. C'est présenté comme une technique italienne. Pourquoi faire de Philippe un homosexuel?

---

6. Ancien président du Conseil d'administration de la Fondation de la France Mutualiste.

---

Parce que Mazarin escompte que Philippe sera discrédité et qu'il ne risquera pas de gêner la couronne, comme Gaston, le frère de Louis XIII, avait pu le faire au moment de la Fronde. On veut donc rabaisser le cadet, et c'est dans ce but qu'on l'habille en fille. Pour ce qui est de Philippe, plein succès : il a été homosexuel. L'abbé de Choisy, lui, est resté travesti, tout en étant hétérosexuel. Donc l'intention est déterminante.

Concernant l'éducation, il me semble, et c'est aussi une réponse à la question précédente, qu'il y a une difficulté maintenant lorsqu'il s'agit d'élever les filles : on ne sait pas très bien en quoi consiste préparer une petite fille à un rôle de femme. Il faut qu'elle puisse faire des études, s'affirmer dans le domaine professionnel, mais peut-on aussi la préparer à un éventuel rôle de mère, ou est-ce une forme de discrimination ? En disant à une petite fille qu'elle pourra être mère un jour, n'est-on pas en train de l'opprimer ? Le féminisme s'est opposé à tout ce qui pouvait donner consistance et substance à la féminité. Je me souviens, au siècle dernier, d'une interview à la radio où je parlais de la différence des sexes chez Rousseau, et donc des qualités qu'il attribuait aux femmes : douceur, pudeur, souplesse, etc. L'intervieweuse me coupe : on n'a pas à parler de qualités féminines, sauf si ça peut s'appliquer à des hommes. Transposons : je ne peux pas définir un chat sans préciser que ce que je dis peut aussi s'appliquer au chien. Je ne peux pas donner de définition du triangle si ma définition ne s'applique pas aussi au cercle. C'est absurde. On devrait pouvoir essayer de comprendre ce qui spécifie le féminin, sans condition.

---

C'est un effet malencontreux du féminisme : on n'a pas le droit de dire quoi que ce soit sur le féminin parce que cela peut servir de socle ou de prétexte à notre oppression. Donc il ne faut rien dire. À l'époque, Élisabeth Badinter expliquait qu'il n'y avait pas d'instinct maternel, que tout cela était socialement construit, comme toutes les différences observables. Alors évidemment, si rien de ce qu'on voit ne peut nous enseigner quoi que ce soit, on n'a plus rien à dire sur la différence des sexes. Nous nous sommes rendues muettes, c'est certain.

**Claudine Cohen**<sup>7</sup> : *Vous avez rapidement évoqué la question économique, avec cette prolifération des cliniques aux États-Unis, et les bénéfices qu'elles en tirent. Il y a visiblement dans cette contagion un enjeu aussi pour les industries pharmaceutiques, pour les hôpitaux. Je voulais savoir comment la situation se présentait en France, où visiblement il y a une prise en charge par la Sécurité sociale. Comment l'enjeu économique est-il considéré, justifié?*

*J'ai une deuxième question sur la définition même de la notion de « genre ». Quand cette notion a été définie au milieu du XX<sup>e</sup> siècle et utilisée par les féministes américains, c'était une notion éminemment sociale dans sa définition. Il s'agissait de dire que par différence avec le sexe, qui est biologique, le genre est une construction*

---

7. Paléontologue et historienne des sciences, EHESS, membre du Conseil d'orientation de l'Institut Diderot.

---

*sociale, variable selon les périodes et les sociétés. Or ce qui est troublant c'est qu'il semble que la définition du genre en tant que ressenti interne ne coïncide pas bien avec cette ancienne définition dont l'objectif était de pointer la variabilité des rôles de genre et les oppressions qui s'y jouaient.*

**Claude Habib** : En France, ces soins sont remboursés comme affection de longue durée, tout en étant dépathologisés. D'une part on affirme que la transidentité n'est pas une maladie, d'autre part on rembourse les traitements comme si c'en était une. C'est Roselyne Bachelot qui a mis en place ce dispositif paradoxal et généreux, par un décret du 10 février 2010. Les opérations de réassignation sexuelle, de même que les bloqueurs de puberté et l'hormonothérapie, étaient remboursés et le sont restés en France, bien avant qu'Obama ne les fasse entrer dans le panier de l'obamacare en 2014. Sur ce plan, nous avons été pionniers.

Deuxième point, la notion de genre. Vous avez parfaitement raison, celle-ci est éclatée en deux sens complètement différents. D'un côté, le genre de la construction sociale, celui des féministes, définissant ce que la société vous force à faire quand vous êtes une femme : être séduisante, se maquiller, être maternante, tout cela relèverait de la construction sociale du genre. Or le genre est désormais aussi quelque chose d'absolument différent : une espèce de révélation intérieure, qui vous fait comprendre, bien que vous soyez biologiquement mâle, que vous êtes en réalité une femme, parce que vous aimez le rose et pas

---

le bleu, la marelle et pas le foot, que vous êtes plein de douceur et dénué d'agressivité, bref, tout ce qui auparavant était décrit comme effets d'une construction sociale. Le genre est ainsi écartelé en deux pôles absolument contradictoires, cette révélation qui confère à chacun une certitude intérieure et tient désormais la place de l'âme, et, de l'autre côté, une construction sociale oppressive. La notion de fluidité de genre contredit cette idée de fixité défendue par les transactivistes, à savoir qu'on a la révélation et qu'on sait, une fois pour toutes, ce qu'on est. Vous avez des adolescents qui mettent un bracelet un jour, signifiant qu'il faut les genrer au féminin, et qui l'enlèvent le lendemain, signalant qu'il faut s'adresser à « they ». Les adolescents... Le cœur du problème est là : que les adolescents essaient des postures, c'est normal ; ce qui me paraît odieux, c'est qu'on les fixe comme des papillons piqués sur un bouchon à un moment de leur recherche ou de leur délire, comme on voudra dire. Il est affreux de les y fixer.

**Jean-Michel Besnier**<sup>8</sup> : *En vous écoutant, j'ai trouvé que vous traitiez la question trans beaucoup du côté de la souffrance. Ça n'est qu'à la fin, lorsque vous évoquez l'autogynéphilie, qu'on aperçoit l'autre versant, une certaine euphorie de la libération des possibles, de l'intensification du désir.*

---

8. Professeur émérite de philosophie, Sorbonne Université.

---

*Inscririez-vous cette idéologie trans dans le sillage de l'idéologie moderniste, caractérisée par la recherche de l'autonomie, de l'auto-détermination, le refus de la passivité du corps, la vocation à transformer le donné, à refuser le don, pour lui substituer le choix?*

*Dans ce cas, faut-il aussi relier l'idéologie trans et le transhumanisme, qui réclame la liberté morphologique? Il y a tout un front aux États-Unis réclamant l'inscription dans la Constitution de la liberté morphologique. Le trans voisinerait alors avec Orlan qui se fait pousser des cornes. Les interventions de réassignation deviendraient aussi des performances témoignant de la prise d'autonomie par rapport à la nature, qui serait forcément aliénante puisque non choisie.*

*Je me demande dès lors si on peut véritablement accuser la médecine de se dévoyer. Parce qu'à partir du moment où on a étendu la notion de santé non pas simplement à la réparation de la maladie mais à la poursuite du bien-être, il est conséquent que la médecine réponde à ces demandes individuelles. Le consumérisme médical s'inscrit alors dans l'ordre des choses. Donc que pensez-vous d'une telle généalogie reliant l'idéologie de l'autonomie à l'idéologie trans et à l'euphorie techniciste qui caractérise notre époque?*

**Claude Habib** : Oui, vous avez raison, c'est d'émancipation qu'il s'agit. C'est le dernier combat de la liberté contre la nature, de la volonté contre la nature.

---

En revanche, quand je parle de dévoiement de la médecine, c'est parce qu'en France, l'âge le plus bas d'une personne ayant reçu une mastectomie, c'est 14 ans, mais ce n'était pas légal; aux États-Unis, en Oregon, tout à fait légalement, c'est 13 ans avec l'accord des parents, 15 ans sans leur accord. Comment voulez-vous qu'une fille de 13 ans tienne à ce renflement qui vient d'apparaître? Qu'est-ce que ça représente une glande mammaire, quand on a 13 ans? Il y a une interview effrayante du Dr Johanna Olson-Kennedy, elle-même directrice d'une clinique de transition pour enfants, qui affirme qu'on doit pouvoir abaisser l'âge auquel on enlève le sein, on doit pouvoir aller en dessous de douze ans, dix ans même s'il le faut, et que si ensuite la personne n'est pas contente, on lui reconstruira une poitrine. Les seins deviennent un accessoire, je les mets, je les enlève; c'est effrayant. Donc, oui, je parle de dévoiement médical pour tout ce qui concerne les mineurs. La médecine prétend désormais promouvoir le bien-être, dites-vous, mais je ne crois pas qu'envoyer des mineurs dans les traitements à vie soit une amélioration du bien-être.

Vous avez parlé d'euphorie. Sans doute, mais il faut être responsable de son euphorie. C'est-à-dire, premièrement, qu'un tel choix ne soit envisageable, en tout cas ne soit permis, qu'à un âge où il est possible d'exercer pleinement cette responsabilité, en d'autres termes de savoir ce qu'on fait ; et, deuxièmement, s'il s'agit d'euphorie, pourquoi faudrait-il distinguer cette médicalisation d'autres traitements euphoriques comme le lifting ou les transferts graisseux de lipostructure ? Ces opéra-



---

tions, on les paye soi-même. Des femmes luttent contre leur âge, des jeunes luttent contre leur sexe biologique : c'est un effort pour surmonter les deux bornes de notre finitude, le sexe et le temps. Nous sommes sexués et nous devons mourir. D'où la pertinence du rapprochement avec le transhumanisme pour qui il n'y a aucune raison de mourir ni aucune raison d'être sexué.

Je suis d'accord avec vous pour faire un rapprochement entre idéologie trans et transhumanisme, et aussi pour prendre en compte une dimension euphorique, mais cela pose un problème. S'il s'agit d'euphorie, pourquoi la Sécurité sociale devrait-elle prendre en charge? La collectivité ne rembourse pas Orlan. Par ailleurs, ce sont les activistes qui mettent en avant le fait qu'il s'agit d'une identité opprimée, que les trans sont en souffrance, étant victimes de la société hétéronormée. C'est pour cette raison que j'ai insisté sur la dimension doloriste, même si, en effet, je suis persuadée qu'il y a une jubilation dans ces performances de genre.

**Yvan Glasel**<sup>9</sup> : *Le fait de vouloir changer de sexe, ce n'est pas écologique, puisque l'écologie consiste à accepter la nature, à s'arranger, s'accommoder de la nature le mieux possible. C'est donc là, à mon avis, une négation de l'écologie.*

---

9. Ancien président du Conseil d'administration de la Fondation de la France Mutualiste.

---

**Claude Habib :** Vous avez raison et c'est un argument qui porte auprès des jeunes en transition. La gynécologue que j'ai déjà mentionnée, Nicole Athéa, dit que lorsqu'on discute avec des jeunes, y compris tenants de l'idéologie woke, si l'on met ce point en avant, on rencontre une écoute favorable : alors qu'ils refusent l'artificialisation des sols, pourquoi accepter l'artificialisation des corps ? Effectivement, il existe une tension entre leur idée de respect de la nature et cette médicalisation à vie.

**André Comte-Sponville :** *Comme l'a dit Claudine Cohen, il y a une contradiction de fond entre la position féministe universaliste classique, consistant à dire que la différence des genres n'est qu'une construction sociale, et la position des transactivistes qui nous disent, au contraire, que la différence des genres est intrinsèque à chaque individu, parfaitement indépendante de toute construction et même de toute donnée physiologique. Je me demande si, de ce point de vue, chacun de ces deux courants ne pointe pas les limites de l'autre. Les trans n'ont pas tout à fait tort d'objecter aux féministes universalistes que, malgré tout, le corps, ça existe (puisqu'ils veulent le changer), les hormones, ça existe, et qu'il n'est pas évident que la féminité ne soit qu'une construction sociale. Elle l'est aussi, bien entendu, mais il n'est pas évident qu'elle ne soit que ça. Le mouvement trans peut permettre de corriger quelques excès trop systématiques de certaines féministes. Réciproquement, le féminisme peut rappeler au mouvement trans que la féminité, c'est aussi une construction sociale, et surtout*

---

*qu'il faut protéger les femmes, d'où le débat concernant les femmes trans avec pénis et, éventuellement, des pulsions de viol.*

*Sur le fond, ce qui rend la chose difficile dans ces débats c'est que toutes ces idées, y compris dans leurs excès, partent de bons sentiments. C'est un peu ce que disait Jean-Michel Besnier : au fond, il s'agit d'émancipation et donc on est tous pour. Sauf qu'on a le sentiment que parfois cette demande d'émancipation devient folle, parce qu'au fond il s'agit de s'émanciper du réel. Mais qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire, s'émanciper du réel ? On se retrouve alors coincé entre une émancipation qui devient folle, portée par quelques militants de gauche tout à fait sincères mais parfois un peu délirants, et une droite de plus en plus identitaire, mais sur des bases opposées, qu'elles soient sexuelles ou ethniques. Ce tête-à-tête-là me paraît très inquiétant.*

*Enfin, dernière question : au fond, la dysphorie, ça veut dire quoi ? Ça veut dire que l'âme et le corps ne correspondent pas. Il a un corps de garçon, il se sent fille ; elle a un corps de fille, elle se sent garçon ; alors, nous disent les trans, c'est que le corps s'est trompé. Le corps et l'esprit ne correspondent pas, c'est donc le corps qui a tort. Mais ça peut être aussi bien l'esprit qui a tort. Sauf que si vous proposez une thérapie de l'esprit, alors là, c'est fini, vous êtes nazifié jusqu'à la fin de vos jours. Or pour ma part, et pas seulement parce que je suis philosophiquement matérialiste, j'ai tendance à penser que quand le corps et l'esprit ne correspondent pas, le second a au moins*

---

*l'avantage d'une forme de clarté, tandis que l'esprit est toujours plus incertain, plus discutable, plus évolutif.*

*J'ai donc deux questions, pour résumer. Premièrement, n'avons-nous pas affaire à une demande d'émancipation en train de devenir folle et qui, du même coup, déclenche des réflexes réactionnaires et identitaires? Ensuite, n'est-il pas curieux, quand l'âme et le corps ne correspondent pas, de conclure aussi naturellement que c'est le corps qui se trompe? Cela me fait penser à une boutade : je randonnais un jour dans les Alpes avec mon meilleur ami ; nous nous étions perdus ; nous nous asseyons donc devant un sublime paysage, et mon ami sort la carte de randonnée. Il regarde le paysage, puis la carte, regarde à nouveau le paysage, la carte, puis décrète, superbe : « Ce paysage est faux ! » Il me semble que certains activistes trans regardent un corps, regardent un esprit, puis décrètent que le corps est faux. Mais que le corps soit faux, c'est exclu, puisqu'il fait partie du réel. Et s'émanciper du réel, n'est-ce pas s'engager sur une pente extrêmement dangereuse qui ne peut faire que le jeu des extrêmes opposés?*

**Claude Habib :** Oui, vous avez évidemment raison, nous sommes devant une émancipation en train de devenir folle. Vous devez être cartésien puisque vous préconisez de changer les désirs plutôt que l'ordre du monde... Or maintenant on préconise le contraire : changer l'ordre du monde, changer son corps, et puis imposer à autrui son récit. Kathleen Stock dit les choses ainsi : les trans vivent une fiction. Ils s'imaginent qu'ils appartiennent à l'autre genre. Nous vivons tous de fictions, nous imagi-

---

nous tous des tas de choses sur nous-mêmes, mais nous acceptons que ça marche ou pas, que les autres nous croient ou pas, nous acceptons les interactions entre ces fictions qui nous permettent de devenir nous-mêmes et leur réception par notre entourage. Ce qui ne va pas dans l'idéologie trans, c'est que la fiction devient tyrannique : vous devez me genrer comme je me genre. Et cela, sans limite. Si un gros bonhomme avec des moustaches prétend qu'on l'appelle mademoiselle, vous devez le genrer au féminin. Une telle imposition est insupportable. Je suis donc d'accord pour l'émancipation, mais quand l'émancipation devient tyrannique, non.

Il y a eu des efforts pour essayer de donner un fondement scientifique à l'idéologie trans, en cherchant s'il n'y avait pas dans le cerveau des caractéristiques féminines, ce qui aurait éventuellement permis de montrer qu'il pouvait y avoir des cerveaux féminins associés à des corps masculins. À ma connaissance, ça n'a pour l'instant débouché sur rien. La biologie n'a rien permis d'éclaircir.

De toute façon, l'idéologie trans pose un problème logique. Cette idéologie veut remplacer la définition objective par l'auto-identification. Dans les toilettes modernes, aux États-Unis, on peut lire W ou M, et puis, en petit en dessous, « *self-identified* ». « *Self-identified* », ça ne définit rien. Si vous demandez ce qu'est une femme, et qu'on vous répond « une femme est une personne qui s'identifie comme femme », c'est une définition circulaire, la teneur informative est nulle. Si je vous dis qu'un fauteuil, c'est ce que je considère comme un fauteuil, je

---

ne vous ai rien appris sur le fauteuil. Pour produire une définition instructive, j'aurais dû dire qu'un fauteuil est un meuble destiné à l'assise individuelle, pourvu d'accoudoirs et d'un dossier, etc. Là j'ai donné une définition substantielle. Si je dis « une femme est une femelle adulte humaine », je donne une définition substantielle. Pareil si je dis « une femme a deux chromosomes x ». En revanche, si je dis « une femme est toute personne qui se considère comme une femme », c'est peut-être inclusif et bien intentionné, mais cela annule toute possibilité d'y voir clair. Peut-être que ces révélations intérieures d'une essentielle féminité permettent de critiquer le féminisme universaliste, mais c'est un faible gain, comparé à la confusion que ces revendications introduisent. Il est extraordinairement dangereux d'entrer dans cette idéologie.

**André Comte Sponville :** *J'en suis d'accord.*

**Philippe Lagayette**<sup>10</sup> : *Vous venez de toucher brièvement une question qu'on peut se poser : la génétique ne fournit-elle pas des éléments de constance, de matérialité, de stabilité devant lesquels les tenants de ces thèses trans devraient quand même s'incliner ?*

**Claude Habib :** S'incliner devant la réalité n'est pas dans leurs habitudes. En matière biologique, ils soutiennent qu'il n'y a pas deux sexes, mais un arc-en-ciel. Un continuum.

---

10. Président de la Fondation de France.

---

Anne Fausto-Sterling a naguère décrété l'existence de cinq sexes. Car la binarité, c'est l'ennemi. Or la binarité est un fait pour toutes les espèces mammifères et la plupart des vertébrés. Elle est fondée sur les nécessités de la reproduction sexuée, non pas sur les styles de séduction possible. Un sexe produit de gros gamètes, les ovules, et un autre de tout petits gamètes, les spermatozoïdes. Qu'est-ce que nous objectent Anne Fausto-Sterling ou les tribunes dans *Mediapart*? Le mérou, qui change de sexe au cours de sa vie, ou le ver planaire, coqueluche d'Anne Fausto-Sterling, car il a la possibilité de se reproduire de manière non sexuelle. Mais tout cela n'a rien à voir avec notre biologie. Le problème est que la réalité leur est insupportable. Dans les névroses, que deux et deux fassent quatre est un fait douloureux. Le névrosé préférerait que de temps en temps deux et deux fassent cinq.

**Philippe Haddad**<sup>11</sup> : *Que fait-on de la transmission, du fait d'avoir des enfants, dans ce discours? Quel sens à la continuité des générations? Le pense-t-on ou tout est-il rapporté à l'individu pour lui-même ou en autocréation?*

**Claude Habib** : Ils ont une idée de la transmission, que je trouve très inquiétante. Vous avez sans doute vu l'affiche du planning familial avec un homme enceint. Les journaux ont aussi beaucoup parlé d'un homme, qui pour la première fois, allait accoucher... sauf qu'évidemment

---

11. Rabbín de la synagogue de la rue Copernic (Paris).

---

ce n'était pas un homme, c'était une personne qui avait pris des hormones, suffisamment pour avoir une barbe et la voix grave, mais qui, dans le même temps, ne s'était pas fait opérer et donc avait toujours un utérus. C'est évidemment une femme, objectivement, mais maintenant on est prié de dire que des hommes accouchent. Dans certains pays comme l'Écosse ou le Canada, on y est même obligé par la loi.

Leur idée est que de nouvelles familles sont possibles, grâce à la médecine, ce qui va dans le sens de ce que disait Jean-Michel Besnier tout à l'heure : la médecine n'aurait pas seulement à guérir et réparer, mais à être au service des individus postmodernes, et à faire ce qu'ils veulent, donc à construire des familles trans, si tel est le souhait. Donc des familles à deux pères biologiques, des familles à deux mères (biologiques et non pas adoptives), le refus de ces formations médico-légales n'étant que le signe de nos œillères hétérosexistes. Pour ma part, je plains les enfants, c'est tout ce que je peux dire. Que des enfants aient à supporter des parents impossibles, ce n'est pas nouveau, il y en a toujours eu, mais qu'une femme accouche et au milieu des douleurs de l'enfantement demeure persuadée qu'elle est un homme, et qu'elle exige des présents qu'ils partagent son point de vue, je reprends l'expression d'André Comte-Sponville, c'est l'émancipation devenue folle.

**André Comte-Sponville :** *En effet, quand on donne tort au réel, on a peu de chances d'avoir raison...*



---

Retrouvez l'intégralité du débat en vidéo sur  
[www.institutdiderot.fr](http://www.institutdiderot.fr)



---

# Les publications de l'Institut Diderot

## Dans la même collection

- L'avenir de l'automobile - Louis Schweitzer
- Les nanotechnologies & l'avenir de l'homme - Etienne Klein
- L'avenir de la croissance - Bernard Stiegler
- L'avenir de la régénération cérébrale - Alain Prochiantz
- L'avenir de l'Europe - Franck Debié
- L'avenir de la cybersécurité - Nicolas Arpagian
- L'avenir de la population française - François Héran
- L'avenir de la cancérologie - François Goldwasser
- L'avenir de la prédiction - Henri Atlan
- L'avenir de l'aménagement des territoires - Jérôme Monod
- L'avenir de la démocratie - Dominique Schnapper
- L'avenir du capitalisme - Bernard Maris
- L'avenir de la dépendance - Florence Lustman
- L'avenir de l'alimentation - Marion Guillou
- L'avenir des humanités - Jean-François Pradeau
- L'avenir des villes - Thierry Paquot
- L'avenir du droit international - Monique Chemillier-Gendreau
- L'avenir de la famille - Boris Cyrulnik
- L'avenir du populisme - Dominique Reynié
- L'avenir de la puissance chinoise - Jean-Luc Domenach
- L'avenir de l'économie sociale - Jean-Claude Seys
- L'avenir de la vie privée dans la société numérique - Alex Türk
- L'avenir de l'hôpital public - Bernard Granger
- L'avenir de la guerre - Henri Bentegeat & Rony Brauman
- L'avenir de la politique industrielle française - Louis Gallois
- L'avenir de la politique énergétique française - Pierre Papon
- L'avenir du pétrole - Claude Mandil
- L'avenir de l'euro et de la BCE - Henri Guaino & Denis Kessler
- L'avenir de la propriété intellectuelle - Denis Olivennes
- L'avenir du travail - Dominique Méda
- L'avenir de l'anti-science - Alexandre Moatti
- L'avenir du logement - Olivier Mitterrand
- L'avenir de la mondialisation - Jean-Pierre Chevènement
- L'avenir de la lutte contre la pauvreté - François Chérèque
- L'avenir du climat - Jean Jouzel
- L'avenir de la nouvelle Russie - Alexandre Adler
- L'avenir de la politique - Alain Juppé

- 
- L'avenir des Big-Data - Kenneth Cukier & Dominique Leglu
  - L'avenir de l'organisation des Entreprises - Guillaume Poitrinal
  - L'avenir de l'enseignement du fait religieux dans l'École laïque - Régis Debray
  - L'avenir des inégalités - Hervé Le Bras
  - L'avenir de la diplomatie - Pierre Grosser
  - L'avenir des relations Franco-Russes - S.E Alexandre Orlov
  - L'avenir du Parlement - François Cornut-Gentille
  - L'avenir du terrorisme - Alain Bauer
  - L'avenir du politiquement correct - André Comte-Sponville & Dominique Lecourt
  - L'avenir de la zone euro - Michel Aglietta & Jacques Sapir
  - L'avenir du conflit entre chiïte et sunnites - Anne-Clémentine Larroque
  - L'Iran et son avenir - S.E Ali Ahani
  - L'avenir de l'enseignement - François-Xavier Bellamy
  - L'avenir du travail à l'âge du numérique - Bruno Mettling
  - L'avenir de la géopolitique - Hubert Védrine
  - L'avenir des armées françaises - Vincent Desportes
  - L'avenir de la paix - Dominique de Villepin
  - L'avenir des relations franco-chinoises - S.E. Zhai Jun
  - Le défi de l'islam de France - Jean-Pierre Chevènement
  - L'avenir de l'humanitaire - Olivier Berthe - Rony Brauman - Xavier Emmanuelli
  - L'avenir de la crise du Golfe entre le Qatar et ses voisins - Georges Malbrunot
  - L'avenir du Grand Paris - Philippe Yvin
  - Entre autonomie et Interdit : comment lutter contre l'obésité ?  
Nicolas Bouzou & Alain Coulomb
  - L'avenir de la Corée du Nord - Juliette Morillot & Antoine Bondaz
  - L'avenir de la justice sociale - Laurent Berger
  - Quelles menaces numériques dans un monde hyperconnecté ? - Nicolas Arpagian
  - L'avenir de la Bioéthique - Jean Leonetti
  - Données personnelles : pour un droit de propriété ?  
Pierre Bellanger et Gaspard Koenig
  - Quels défis pour l'Algérie d'aujourd'hui ? - Pierre Vermeren
  - Turquie : perspectives européennes et régionales - S.E. Ismail Hakki Musa
  - Burn out - le mal du siècle ? - Philippe Fossati & François Marchand
  - L'avenir de la loi de 1905 sur la séparation des Églises et de l'État.  
Jean-Philippe Hubsch
  - L'avenir du bitcoin et du blockchain - Georges Gonthier & Ivan Odonnat
  - Le Royaume-Uni après le Brexit  
Annabelle Mourougane - Frédéric de Brouwer & Pierre Beynet
  - L'avenir de la communication politique - Gaspard Gantzer
  - L'avenir du transhumanisme - Olivier Rey
  - L'économie de demain : sociale, solidaire et circulaire ?  
Géraldine Lacroix & Romain Slitine
  - La transformation numérique de la défense française - Vice-amiral Arnaud Coustillière
  - L'avenir de l'indépendance scientifique et technologique française  
Gérard Longuet
  - L'avenir du Pakistan - Ardavan Amir-Aslani
  - Le corps humain et sa propriété face aux marchés - Sylviane Agacinski
  - L'avenir de la guerre économique américaine - Ali Laïdi
  - Construire l'économie de demain - Jean Tirole
  - L'avenir de l'écologie... et le nôtre - Luc Ferry
  - La vulgarisation scientifique est-elle un échec ? - Étienne Klein

- Les trois utopies européennes - Francis Wolff
- L'avenir des Juifs français - Haïm Korsia
- Comment faire face à la pénurie et à la hausse des prix des matières premières ? Philippe Chalmin
- Changement climatique : comprendre et agir - Christian de Perthuis
- L'avenir du féminisme - Caroline Fourest
- Le ressentiment contemporain menace-t-il la Démocratie ? - Cynthia Fleury
- Les nouvelles lignes d'affrontement dans un monde numérisé : l'ère des frontières.com - Nicolas Arpagian
- Comment manager la génération Z ? - Pascal Broquard
- Les dangers du « wokisme » - Jean-François Braunstein
- La dépression, mal du siècle ? - Hugo Bottemanne
- L'avenir du posthumanisme ou les limites de l'humain - Jean-Michel Besnier

## Les Déjeuners / Dîners de l'Institut Diderot

- La Prospective, de demain à aujourd'hui - Nathalie Kosciusko-Morizet
- Politique de santé : répondre aux défis de demain - Claude Evin
- La réforme de la santé aux États-Unis : quels enseignements pour l'assurance maladie française ? - Victor Rodwin
- La question du médicament - Philippe Even
- La décision en droit de santé - Didier Truchet
- Le corps ce grand oublié de la parité - Claudine Junien
- Des guerres à venir ? - Philippe Fabry
- Les traitements de la maladie de Parkinson - Alim-Louis Benabib
- La souveraineté numérique - Pierre Bellanger
- Le Brexit et maintenant - Pierre Sellal
- Les Jeux paralympiques de Paris 2024 : une opportunité de santé publique ?  
Pr François Genet & Jean Minier - Texte écrit en collaboration avec Philippe Fourny
- L'intelligence artificielle n'existe pas - Luc Julia
- Cyber : quelle(s) stratégie(s) face à l'explosion des menaces ?  
Jean-Louis Gergorin & Léo Issac-Dognin
- La puissance publique face aux risques - François Vilnet & Patrick Thourot
- La guerre des métaux rares - La face cachée de la transition énergétique  
et numérique - Guillaume Pitron
- Comment réinventer les relations franco-russes ? - Alexandre Orlov
- La république est-elle menacée par le séparatisme ? - Bernard Rougier
- La révolution numérique met-elle en péril notre civilisation ? - Gérald Bronner
- Comment gouverner un peuple-roi ? - Pierre-Henri Tavoillot
- L'eau enjeu stratégique et sécuritaire - Franck Galland
- Autorité un «enjeu pluriel» pour la présidentielle 2022 ? - Thibault de Montbrial
- Manifeste contre le terrorisme islamiste - Chems-eddine Hafiz
- Reconquérir la souveraineté numérique  
Matthieu Bourgeois & Bernard de Courrèges d'Ustou
- Le sondage d'opinion : outil de la démocratie ou manipulation de l'opinion ? Alexandre Dézé
- Le capitalisme contre les inégalités - Yann Coatanlem
- Franchir les limites : transitions, transgressions, hybridations - Claudine Cohen
- Migrations, un équilibre mondial à inventer - Catherine Withol de Wenden
- Insécurité alimentaire et changement climatique : les solutions apportées par les biotechnologies végétales - Georges Freyssinet
- L'avenir de la gauche française - Renaud Dely

---

## Les Notes de l'Institut Diderot

- L'euthanasie, à travers le cas de Vincent Humbert - Emmanuel Halais
- Le futur de la procréation - Pascal Nouvel
- La République à l'épreuve du communautarisme - Eric Keslassy
- Proposition pour la Chine - Pierre-Louis Ménard
- L'habitat en utopie - Thierry Paquot
- Une Assemblée nationale plus représentative - Eric Keslassy
- Où va l'Égypte ? - Ismaïl Serageldin
- Sur le service civique - Jean-Pierre Gualazzi
- La recherche en France et en Allemagne - Michèle Vallenthini
- Le fanatisme - Texte d'Alexandre Deleyre présenté par Dominique Lecourt
- De l'antisémitisme en France - Eric Keslassy
- Je suis Charlie. Un an après... - Patrick Autréaux
- Attachement, trauma et résilience - Boris Cyrulnik
- La droite est-elle prête pour 2017 ? - Alexis Feertchak
- Réinventer le travail sans l'emploi - Ariel Kyrou
- Crise de l'École française - Jean-Hugues Barthélémy
- À propos du revenu universel - Alexis Feertchak & Gaspard Koenig
- Une Assemblée nationale plus représentative - *Mandature 2017-2022* - Eric Keslassy
- L'avenir de notre modèle social français - Jacky Bontems & Aude de Castet
- Handicap et République - Pierre Gallix
- Réflexions sur la recherche française... - Raymond Piccoli
- Le système de santé privé en Espagne : quels enseignements pour la France ?  
Didier Bazzocchi & Arnaud Chneiweiss
- Le maquis des aides sociales - Jean-Pierre Gualazzi
- Réformer les retraites, c'est transformer la société - Jacky Bontems & Aude de Castet
- Vers un droit du travail 3.0 - Nicolas Dulac
- L'assurance santé privée en Allemagne : quels enseignements pour la France ?  
Arnaud Chneiweiss & Nadia Desmaris
- Repenser l'habitat. Quelles solidarités pour relever le défi du logement dans une société de la longévité ? - Jacky Bontems & Aude de Castet
- De la nation universelle au territoire-monde - L'avenir de la République dans une crise globale et totale - Marc Soléry
- L'intelligence économique - Dominique Fonvielle
- Pour un Code de l'enfance - Arnaud de Belenet
- Les écoles de production - Agnès Pannier-Runacher
- L'intelligence artificielle au travail - Nicolas Dulac Gérardot
- Une Assemblée nationale plus représentative ? - *Mandature 2022-2027* - Eric Keslassy
- L'homme politique face aux diktats de la com - François Belley

## Les Colloques de l'Institut Diderot

- L'avenir du progrès
- Les 18-24 ans et l'avenir de la politique
- L'avenir de l'Afrique
- Les nouvelles stratégies de prévention pour vivre et vieillir en bonne santé



# Transgenres et conséquences

## Les transitions juvéniles et la responsabilité des adultes

Longtemps marginalisée, la transidentité est devenue, en Occident, un véritable phénomène de société, sans que sa réalité soit bien connue de tous. La dysphorie de genre désigne les manifestations d'inconfort éprouvées à l'égard de son sexe de naissance. Aujourd'hui, chacun peut constater que de plus en plus d'adultes, d'adolescents et d'enfants expriment la conviction d'être nés dans le mauvais corps.

Dans les réseaux sociaux, le monde de la culture, les médias et jusqu'à l'éducation sexuelle à l'école primaire, deux thèses se propagent et s'opposent, selon lesquelles féminité et masculinité ne seraient que des constructions sociales ou bien, à l'inverse, des identités permanentes, ressenties de l'intérieur.

Effets d'endoctrinement ? De nombreux scientifiques, professionnels de l'enfance et universitaires rappellent que l'on ne choisit pas son sexe. On peut changer l'apparence de son corps mais jamais son inscription chromosomiale. Et prendre en compte la souffrance des transgenres, comme il faut évidemment le faire, n'implique pas d'effacer la différence des sexes, ni de tomber dans le délire de la toute-puissance.

**Claude HABIB**



Claude HABIB est professeure émérite à l'université Sorbonne-Nouvelle, auteure de plus d'une dizaine d'ouvrages dont notamment *Galanterie française* (Gallimard, 2006) et *La question trans* (Gallimard, 2021).

  
INSTITUT  
DIDEROT

La présente publication ne peut être vendue.



ISBN 978-2-494240-19-3



9 78 2 494 240 19 3  
ISSN 2496-4948 (en ligne)  
ISSN-2608-1334 (imprimé)

Réalisation idocomm.fr - Imprimé sur papier issu de forêts gérées durablement.